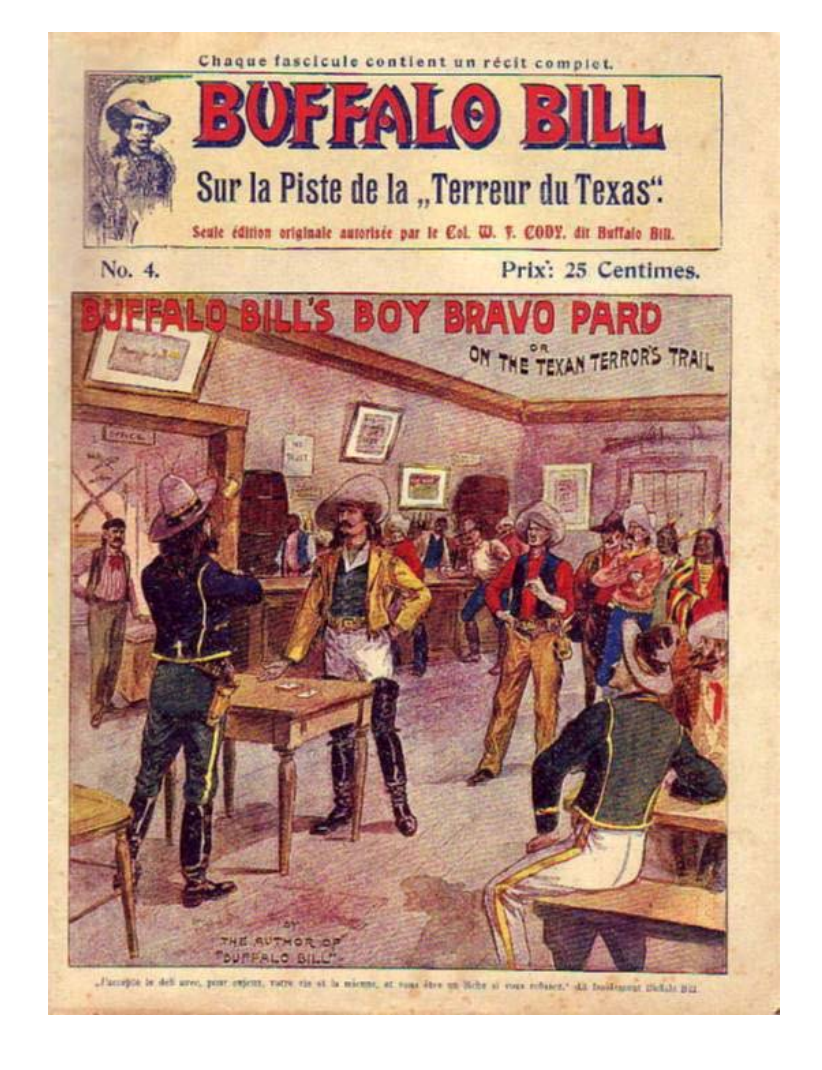


BUFFALO BILL

SUR LA PISTE DE LA « TERREUR DU TEXAS »

ou Le brave petit Gars de Buffalo Bill
Fascicule n° 4

1906-08

Table des matières

Un étranger survient.

Le cabaret de frontière qui portait pour enseigne « Aux Temps difficiles », le Hard Times Saloon, était le quartier-général de tous ceux qui, dans ces parages des confins du Texas, avaient envie de boire ferme, de jouer un jeu d'enfer ou de se disputer et de se battre à mort.

Le patron s'appelait Tom Lane. C'était un homme qui n'avait peur de rien ; et, en effet, il risquait sa vie jour et nuit pour « faire » de l'argent plus vite et devenir riche.

On l'avait entendu dire :

— Je ne suis pas né pour cette vie-là. Je la hais d'un bout à l'autre, depuis les gens jusqu'aux cartes. Tous ces ignobles individus, voleurs et assassins, me dégoûtent. Mais j'ai besoin d'argent, et je prends des moyens désespérés – je n'en ai pas d'autres à choisir – d'en gagner assez pour penser à moi plus tard. J'y ai mis toute ma braise ; si je perds la partie, eh bien ! J'en aurai couru la chance, et d'avance j'en accepte les résultats.

Tom Lane ne supportait point les sottises, comme tous ceux qui fréquentaient le Hard Times Saloon le savaient parfaitement. C'était, tout comme un autre, – il n'y a pas que les tigres et les ours gris, – un « tueur d'hommes », mais seule-

ment quand il y était forcé. Sa façon tranquille et résolue de faire les choses le faisait redouter des malfaiteurs.

Le Hard Times Saloon était, au moment où commence cette histoire, tout éclatant de lumière, tout bruyant d'une vie affairée et tumultueuse. Situé dans une région de la frontière où les habitations des colons, qu'on appelle ranchos, sont disséminées assez loin les unes des autres, c'était surtout à l'heure du coucher du soleil qu'on y affluait.

Les gens qui s'y trouvaient alors en grand nombre, appartenaient à des races et à des conditions bien diverses : ranchers, bouviers ou cowboys, Mexicains, Indiens, joueurs de profession, soldats et coupe-jarrets.

C'était une cohue fort mêlée ; on y voyait, d'ailleurs, des individus qui, par la naissance et l'éducation, avaient été des gentlemen.

Mais, pris en masse, cela constituait un tas de brutes, prêtes à tuer et à piller au premier signal.

Parmi les plus grossiers, on remarquait un homme dont les paroles faisaient loi, uniquement parce que les autres avaient peur de lui. C'était un gaillard de haute taille, splendidement taillé, avec de longs cheveux, un visage barbu et l'air d'un tigre qui montre les dents.

Il était connu sous les noms de Brazos Bill et de « Tigre du Brazos ».

S'il y avait un homme dans la salle qui n'eût pas peur de lui, celui-là, du moins, se tenait à l'écart, sachant bien ce qu'il s'en suivrait s'il avait l'air de le braver.

Tom Lane était le seul qui eut jamais entravé Brazos Bill dans certaines de ses violences et qui vécût pour raconter l'histoire.

Mais Tom Lane ne s'en vantait pas.

De son côté, Brazos Bill ne s'aventurait pas trop loin avec Tom Lane ; non pas, disait-il, parce qu'il avait peur de lui, mais parce qu'il était le seul homme dans le pays qui sût tenir un saloon proprement et dans les règles.

Ce soir-là, en entrant au Hard Times, Brazos Bill était fort maussade.

Il y avait sûrement quelque chose qui n'allait pas ; et Tom Lane dit à un étranger qui, dès son entrée dans la taverne, avait entamé une causette avec le patron :

— Brazos Bill est d'une humeur massacrante, ce soir ; et à moins que quelqu'un ne perde la forte somme à son profit, il ajoutera une fosse ou deux à son cimetière avant le lever du jour.

— Lequel est-ce, Brazos Bill ? demanda l'étranger, qui était assis avec Tom Lane dans la cuisine honorée du nom de « bureau », et où personne n'entrait sans être invité.

Cuisine ou bureau, le lieu ressemblait plus à un arsenal qu'à tout autre chose, car il y avait le long des murs des carabines, des revolvers, deux fusils d'ordonnance avec la baïonnette au canon, des arcs et des flèches, plusieurs lances mexicaines, des sabres et des épées de différentes sortes, avec une hache, deux hachettes et quantité de couteaux.

C'étaient les armes des « hôtes » du Hard Times qui avaient eu des malheurs, qui avaient fait trop de tapage, ou

qui avaient essayé de se comporter à l’encontre des idées de Tom Lane.

Et toutes étaient prêtes pour un service immédiat aussi bien que mortel.

Acculé dans son « bureau », Tom Lane pouvait tenir tête à toute une salle d’ennemis, disait-on.

Il avait accueilli l’étranger cordialement et même comme un vieil ami ; il lui avait servi un souper soigné, et il lui réservait la meilleure chambre de la taverne, ce qui ne veut pas dire qu’elle fût très confortable.

En attendant, il l’avait invité à s’asseoir dans le bureau pour se distraire par le spectacle de la foule grouillant dans le Saloon.

— Jouez-vous ? lui demanda-t-il.

— Quelquefois, mais je ne suis pas en train, ce soir.

Et l’étranger reprit :

— Quel est celui qui est Brazos Bill, m’avez-vous dit ?

— Ce garçon de belle mine, à cette table là-bas. Oh ! il a une laide expression, ce soir.

— S’il cherche des ennuis, il les trouvera, j’imagine, fit tranquillement l’étranger.

— Oui ; c’est toujours ce qui arrive.

— Quel est son vrai nom ?

— Personne ici ne le sait.

— Que fait-il ?

— Il joue, boit ou tue, l’un ou l’autre, ça lui est égal.

— Ici depuis longtemps ?

— Environ deux ans. Il a son terrain à lui, dans le cimetière, où il enterre ses morts ; et il n’y a plus beaucoup de place.

— Personnage intéressant.

— Oui, surtout qu’il a reçu de l’éducation et qu’il a été élevé en gentleman, tout brutal et grossier qu’il soit maintenant.

— Oui, ce sont ceux-là qui font les plus terribles brutes, lorsqu’ils se sont une fois déclarés comme vauriens. Oh ! il va dire quelque chose.

— Un défi au jeu pour la forte somme, j’imagine.

Brazos Bill s’était levé, et raclait rudement la table avec la crosse de son fusil pour obtenir de l’attention.

Des Chut ! partirent de tous les points de la salle, et le silence se fit.

— Les gars ! j’ai à dire que je veux jouer gros jeu. Il y a mille dollars pour le premier capon qui ose les tenir.

Et il jeta l’argent sur la table. Un silence de mort suivit ce geste. Personne ne semblait disposé à répondre.

Tout le monde savait que celui qui jouait avec Brazos Bill pouvait faire d’avance le sacrifice de son argent ou de sa vie.

À la stupéfaction de Tom Lane, l’étranger se leva, alla tranquillement à la table devant laquelle Brazos Bill était de-

bout, et, tous les yeux fixés sur lui, dit d'une voix qui pénétra les points les plus reculés de ce vaste Saloon :

— On vous appelle Brazos Bill, je crois ?

— En effet. Mais vous, qui diable êtes-vous ? rugit le desperado.

— On m'appelle Buffalo Bill, et j'accepte votre défi, mais pas avec l'enjeu que vous indiquez.

Tout le monde vit que le desperado avait sursauté au nom de Buffalo Bill ; mais il cria :

— Quel est donc l'enjeu que vous ne craindrez pas de mettre sur une partie ?

— J'accepte le défi, vous dis-je, et je joue trois coups avec, pour enjeux, votre vie et la mienne ; et vous êtes un lâche si vous refusez, repartit froidement Buffalo Bill.

La vie pour enjeu.

Les habitués du Hard Times Saloon se sentirent brusquement arrachés au train-train ordinaire des choses en découvrant qu'un homme existait capable, non seulement d'affronter sans peur Brazos Bill, le desperado, mais de lui lancer au visage des paroles qui sonnaient clair.

Une autre cause de surprise et d'émotion, c'était le nom donné modestement par l'étranger.

— On m'appelle Buffalo Bill, avait-il dit.

Or, il n'y avait pas dans la salle un homme auquel ce nom ne fût familier.

Il y en avait quelques-uns qui connaissaient personnellement, ou tout au moins de vue, le grand batteur d'estrade.

Mais tous avaient entendu parler de l'homme et de ses exploits.

On racontait cent étranges histoires sur Buffalo Bill et ses audaces, sur les périls où il s'en était fallu de l'épaisseur d'un cheveu qu'il ne succombât, et sur ce qu'il avait fait pour le bien de la frontière, depuis les sources du Missouri jusqu'à la région du Rio Grande.

Ce qu'il était, tous le savaient. Mais lui, sûrement, il ne pouvait pas savoir ce qu'aucun d'eux n'ignorait, que Brazos Bill était un tireur infaillible, un géant pour la force, un joueur constamment heureux, un terrible manieur de bowie-knife, et un gaillard qui jamais ne reculait devant un adversaire.

Non certes, il ne le savait pas ; comment supposer qu'il aurait, le sachant, si audacieusement relevé le défi du Tigre du Brazos ?

Quant à Tom Lane, il ignorait qui son hôte était, jusqu'à ce que celui-ci eût déclaré son nom.

Il avait bien senti que ce n'était pas un homme ordinaire, qu'il y avait, dans ses manières calmes et distinguées, quelque chose qui commandait le respect.

Mais maintenant il pensait que, si c'était véritablement Buffalo Bill, c'était un homme à ne pas fâcher.

Il pressentait que Brazos Bill aurait du fil à retordre ; mais en se représentant tout ce qu'était cet individu, l'effroi du Texas, il se disait, lui aussi, que Buffalo Bill avait commis une erreur en se découvrant comme il l'avait fait.

Il voulut essayer de donner à entendre plus clairement à l'éclaireur militaire, au « scout » comme disent les Américains, ce que valait le desperado, quel homme de violence et de crime c'était, et il se dirigea vers la table où tous deux étaient debout l'un devant l'autre.

Mais Brazos Bill ne lui en laissa pas le temps ; Tom Lane était encore loin de la table, qu'il avait déjà répondu à Buffalo Bill.

Le silence qui avait suivi les paroles de celui-ci ne dura qu'une demi-minute à peine.

— Je n'ai jamais joué des enjeux semblables ; de l'argent, voilà ce que je joue, avait déclaré Brazos Bill.

— Vous mentez quand vous dites cela, Brazos Bill ; car, vous connaissant comme je vous connais, j'ai le droit de dire que vous jouez journellement votre vie, et vous gagnez, tandis que beaucoup de pauvres garçons perdent.

Les mots se succédaient rapidement. Ils montraient que Buffalo Bill connaissait son homme.

Brazos Bill jeta vivement un coup d'œil autour de lui.

Il put lire l'expression des visages. Il y vit qu'il était engagé dans une mauvaise affaire et qu'il pourrait bien avoir à payer la musique. Il cherchait une échappatoire, et il parvint à dire :

— Si vous venez ici pour me chercher querelle, il vaudrait autant convenir de régler cela demain dans un meilleur endroit.

— Non ; c'est maintenant l'heure. Demain vous ne seriez plus ici. Je suis venu pour vous, Brazos Bill, pour vous arrêter comme déserteur de l'armée, assassin et voleur, et je trouve que c'est maintenant le temps et le lieu ; je vous offre une chance de vivre, en jouant, comme je le fais, ma vie contre la vôtre.

Brazos Bill était livide. Il aurait volontiers tiré son revolver pour en finir sur le champ.

Mais Buffalo Bill avait la main sur son arme, et il savait que d'autres étaient prêts à prendre le parti de celui qui l'accusait.

À tout hasard, il cria :

— Camarades, je connais bien Buffalo Bill, et ce n'est pas cet homme.

— Parfait ! J'accepte les risques de le représenter dans ce jeu.

Et les yeux rivés sur son antagoniste, il continua :

— Maintenant, Buffalo Bill ou non, je suis un officier de l'armée en service commandé, je vous préviens donc de ne pas vous mettre en révolte contre la loi.

Ces mots eurent un grand effet, et Tom Lane cria :

— Dites-moi, Brazos Bill ! Vous avez lancé un défi, et ce gentleman l'a accepté ; donc, arrière, comme un roquet battu, ou relevez-le !

— Je vais le relever, et vivement, si nous jouons avec des cartes qui ne sont pas marquées, riposta Brazos Bill dans son grossier jargon de frontière, que son émotion lui avait fait oublier tout à l'heure.

— Je vous prierai de fournir les cartes, monsieur, dit Buffalo Bill en s'adressant au patron. Il ajouta :

— En trois coups, sec ; le perdant subira une fois le feu du gagnant ; s'il est manqué, tous deux tireront à volonté. Est-ce bon jeu ?

Une acclamation répondit oui, et en moins d'un instant Brazos Bill se vit dans l'impasse.

Tom Lane fit venir un jeu de cartes neuf ; les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre à une table au milieu de la salle, et tous les autres les entourèrent debout, dans une attente muette.

Brazos Bill sentait parfaitement qu'il y allait, cette fois, de sa réputation et de sa vie.

Buffalo Bill alluma un cigare, battit et coupa, donna les cartes, et le jeu commença.

Buffalo Bill gagna la première partie.

Une rumeur de voix assourdies flottait dans toute la salle.

Chacun des assistants était pâle et semblait plus ému que les joueurs.

Buffalo Bill se montrait parfaitement indifférent.

Quant à Brazos Bill, il avait l'air d'être en fer ; ses yeux flambants et le mouvement de ses mains faisaient, seuls, voir qu'il était en vie.

Il venait de gagner la seconde marche, et il donnait pour la dernière partie.

— Si vous essayez de tricher, je vous tue sans avertissement. Tenez vos mains sur la table, monsieur, et s'il sort une carte de votre manche, c'est votre arrêt de mort.

Un silence suivit ces mots dits avec calme.

Brazos Bill le rompit pour dire d'un ton qu'il voulait rendre sarcastique :

— Je ne veux pas me quereller avec un homme aussi près de la mort que vous.

Buffalo Bill sourit à cette preuve que Brazos Bill dominait encore ses nerfs.

À la façon dont la partie fut jouée, on sentait qu'à chaque carte était suspendue une vie humaine.

En même temps que Buffalo Bill jetait sa dernière carte, il allongeait le bras gauche, un pistolet de Derringer au poing, disant :

— Non, ne tirez pas, et avalez votre médicine comme un homme !

Tout le monde vit qu'il n'avait fait que prévenir le geste de Brazos Bill, lequel avait un revolver tout prêt sur les genoux.

— J'ai gagné, et votre vie est l'enjeu. Je ne la prendrai pas ; je laisse cela à la justice militaire. Vous êtes mon prisonnier, Brazos Bill.

Un hurlement monta de la foule, moitié acclamation pour la victoire de Buffalo Bill, moitié grognement d'espoir déçu en se voyant frustrée du spectacle sur quoi elle comptait.

— Patron Lane, voulez-vous mettre les fers à cet homme ? reprit Buffalo Bill en tendant une paire de menottes d'acier.

Comme Tom Lane s'avançait pour le faire, Brazos Bill tendit les mains, mais l'une d'elles tenait un revolver dirigé contre Buffalo Bill.

Il y eut une brève détonation, suivie d'une autre, comme d'un écho.

La balle de Brazos Bill avait percé le bord du sombrero de Buffalo Bill.

En réponse, celle du « scout » fracassa le crâne du desperado.

Et alors Buffalo Bill resta sur ses gardes, immobile s'attendant à une attaque des camarades de Brazos Bill.

— Je suis venu par ordre m'assurer de cet homme… J'ai dû le tuer, dit-il en regardant la foule, prêt à faire face à tout ennemi.

Le jeune gars bravo.

Le jeune gars bravo.

C'était midi. Le soleil tombait d'aplomb sur le Brazos.

Coupant la plaine du nord-ouest au sud-est, le fleuve suivait sa luisante route d'argent, tandis que, sur chaque rive, s'étendait la vaste prairie que marquaient çà et là, comme des points noirs mouvants, d'immenses troupeaux de bétail, les uns errant à leur caprice, les autres suivis de gardiens qui, montés sur des mustangs rapides, poussaient dans la direction voulue les bœufs aux longues cornes, à l'œil farouche, en faisant claquer, sur les échines ou dans l'air, leurs grands fouets de lanières tressées.

À un demi-mille du fleuve se trouvait le rancho de Thomas Dennison, mieux connu parmi ses voisins sous le nom de « Juge Tom Dennison ».

Il y avait une douzaine d'années au moins qu'il était dans le pays. Il avait eu d'abord beaucoup à lutter, car ses ressources étaient modestes, et plus d'une fois les féroces Comanches, ou les bandits, plus sauvages encore, du sud-ouest, la plupart d'origine mexicaine et ayant leur quartier-général sur le sol mexicain, avaient brûlé sa demeure et pillé la plus grande partie de ses biens.

Mais Tom Dennison était énergique et ne désespérait pas.

Si bien qu'ayant eu la chance d'échapper à ces visites plusieurs années de suite, il avait fini par devenir relativement riche, propriétaire de grands troupeaux et d'une maison confortable où il vivait avec sa femme, qui partageait noblement toutes ses épreuves. Ils n'avaient pas d'enfants, si ce n'est une fille adoptive, Wild Madge.

Malgré son nom peu engageant, elle était jolie de figure, parfaite de formes, et douée d'une voix à la fois douce, claire et sonore. De plus elle était à l'aise sur le mustang le plus sauvage, l'eût-elle pris au lasso l'instant d'avant ; et avec le revolver qu'elle portait toujours à sa ceinture, elle était, même sur le dos de son cheval, capable de tirer aussi juste que n'importe quel homme de la frontière.

Toute jeune qu'elle fût, elle avait déjà assisté à plus d'une scène de sauvagerie et vu plus d'une fois le danger de près, de sorte que sa main, son œil et ses nerfs étaient également entraînés et que, le cœur vaillant et le visage serein, elle était préparée à tout ce que lui réservait l'avenir.

De tous les amis que possédait la belle Madge, il n'y en avait pas de plus sincère, ni de plus hautement estimé par elle que Ralph Duncan. Ce n'était pourtant qu'un jeune garçon sans éducation, d'un ou deux ans à peine plus âgé qu'elle, qui menait une existence sans souci et heureuse, tantôt bouvier, tantôt chasseur, trappeur ou guide.

Personne ne connaissait mieux la vaste étendue de pays qui se perd au nord-ouest et qui, à cette époque, était dans sa plus grande partie une région inexplorée ; il y avait peu de tireurs plus vifs et plus sûrs de leur coup, et il était capable

de supporter des privations et des fatigues qui auraient abattu bien des hommes d'apparence plus robuste.

Ce n'était pas sans raison que ces deux êtres étaient amis.

Deux fois Ralph Duncan avait sauvé la vie de Madge ; une fois lorsque, toute petite, elle faisait partie d'un train d'émigrants dont tous les membres, sauf elle, avaient péri dans une attaque nocturne de Comanches ; il s'était faufilé, gamin lui-même, au milieu de la bagarre, s'était emparé de la fillette et l'avait emportée sans être aperçu. L'autre fois, quelques années plus tard, il l'avait garantie de la charge furieuse d'un troupeau de bestiaux, aux environs duquel elle s'était égarée.

C'était Ralph Duncan qui l'avait amenée chez le juge Dennison ; et lorsque Madame Dennison, singulièrement émue à la vue de cette innocente et gentille figure, avait demandé à son mari d'adopter la petite fille, Ralph s'y était opposé avec force, tout gosse qu'il fût, prétendant qu'il était parfaitement capable de subvenir à ses besoins ; et ce ne fut qu'après une résistance vigoureuse, qu'il consentit à la céder à la charitable femme de l'ex-juge.

Des années passèrent ; Tom Dennison s'était peu à peu intéressé à sa fille d'adoption, et maintenant il semblait s'inquiéter de Madge encore plus que de sa femme, ce qui n'était pas peu dire ; mais il n'était pas devenu l'ami de Ralph Duncan, pour qui il avait toujours nourri une aversion déraisonnable, laquelle s'était plus d'une fois traduite en paroles violentes.

C'était midi ; le soleil tombait d'aplomb sur le Brazos.

Sur la rive du fleuve, Ralph Duncan était paresseusement étendu, à l'ombre d'un arbre.

À son costume, on reconnaissait un de ces libres rôdeurs des pampas et des montagnes qui s'allongent au sud-ouest. Une chemise de chasse, en peau de chamois légère, moulait un peu étroitement la belle structure de son corps ; un lourd pantalon de velours de coton à côtes enfermait ses jambes, et à ses pieds il portait des mocassins, la chaussure des sauvages, qui permet de suivre une piste sans trace ni bruit.

Autour de sa taille, une ceinture soutenait une paire de revolvers et un long et lourd couteau. Enfin un sombrero à larges bords reposait à terre, à côté d'une carabine de Sharp, dont la bretelle de cuir avait sa boucle ouverte, car il venait de l'enlever de son épaule.

Il y avait comme un nuage sur cette belle et juvénile figure, et son regard se perdait, les sourcils froncés, sur la plaine immense.

— Il y a quelque chose qui menace dans l'air, se murmurait-il à lui-même. Jamais fille n'a été plus capable de se conduire toute seule que Madge Dennison ; mais on voit des bras et des cœurs encore plus fermes que les siens qui se laissent surprendre. Le vieux a de bonnes intentions sans doute ; mais elle n'est pas sa vraie chair et son vrai sang, et ce maudit Damon Reeves l'a tellement entortillée qu'il la tient au bout de son petit doigt. Comment ?… Il y a sûrement à cela quelque sale raison qu'on ne peut découvrir… Il faut qu'il y ait quelque vilaine histoire qui lui donne prise sur le juge, sans quoi celui-ci ne lui laisserait pas si facilement ses entrées libres… Il agit comme si tout le rancho lui appartenait. Harper Clyde en vaut deux comme lui, si les physionomies ne sont pas menteuses. Eh bien, il n'a même pas la pos-

sibilité d’échanger avec elle un mot furtif de temps en temps. S’il me faut prendre parti, je marche avec Clyde. Quant à ce reptile rampant qui s’appelle Damon Reeves, si je trouve une fois des faits sur son compte prouvant qu’il est bien l’homme que je crois qu’il est… ma foi ! tant pis pour lui !… j’aurai à émigrer, voilà tout.

Le bruit du galop précipité d’un cheval interrompit le monologue du jeune gars. Levant les yeux, il vit un cavalier qui arrivait droit sur lui.

— Damon Reeves, justement. Je me demande ce que le sacripant veut par ici ?… Et maintenant, fais le mort, Ralph. Il y a quelque anguille sous roche.

Le jeune garçon releva les yeux. Le feuillage presque impénétrable de l’arbre offrait une cachette commode, où il serait à l’abri du regard le plus indiscret.

Il inspecta le sol sur lequel il était couché, et s’assura qu’il ne révélerait vraisemblablement pas sa présence.

Saisissant son sombrero et sa carabine, il commença aussitôt l’ascension de l’arbre.

Il s’était à peine établi parmi les branches, lorsqu’il vit Damon Reeves passer à une vingtaine de mètres, suivant toujours la même ligne, jusqu’à un point qui n’était plus que malaisément à la portée de son oreille.

Là Damon Reeves fit halte, comme s’il attendait quelqu’un.

Ils restèrent ainsi une dizaine de minutes, l’homme, muet et immobile comme une statue équestre, et le boy ne faisant pas plus de bruit dans son arbre.

Puis Ralph remarqua que la broussaille s'ouvrait, un peu plus loin que Damon Reeves, et un instant il vit en plein une face sombre, bronzée par le soleil, d'expression basse, pendant qu'un homme en costume mexicain, un doigt sur les lèvres pour recommander le silence, sortait des buissons et se dirigeait vers le cavalier.

Une conversation animée s'engagea entre eux, qui ne dura que cinq minutes.

Ralph aurait donné beaucoup pour en connaître le sujet, car il avait l'esprit plein de soupçons. Mais malheureusement, il s'était placé dans une position qu'il ne pouvait changer sans grand danger d'attirer l'attention. Il dut donc se contenter de regarder de loin leurs mouvements.

Ils se livraient, l'un et l'autre, à une abondante gesticulation et, à plusieurs reprises, ils désignèrent du doigt, d'abord le point où était situé le rancho Dennison, puis la direction du nord-ouest.

— Les gredins, murmurait Ralph entre ses dents serrées. Il faut que Madge sache cela. Si ce n'est pas quelque ignoble complot contre elle, je veux passer pour un âne bâté. Si ce Damon Reeves ne peut pas l'avoir par d'honnêtes moyens, il va se mettre à essayer des perfidies, et ce diable Mexicain est là pour l'aider. Ah ! si je l'avais plus beau d'un rien, je tenterais un coup de fusil au petit bonheur, en tout cas.

Tout en parlant le boy armait sa carabine et coulait un regard caressant entre les deux canons, tantôt vers Reeves, tantôt vers le Mexicain.

Une seule pression du doigt, toute légère, sur la détente, aurait pu être l'accomplissement d'un meurtre, mais elle au-

rait certainement épargné un monde de chagrins et d'ennuis dans l'avenir.

Il ne devait pas en être ainsi. Soigneusement Ralph abaissa le chien de son fusil, et surveilla l'entrevue jusqu'à la fin. Le Mexicain indiqua une dernière fois la longue rangée d'arbres bordant un petit ruisseau qui passait à un jet de pierre de l'habitation du juge Dennison, puis se glissa dans l'ombre de la broussaille, tandis que Damon Reeves tournait bride et poussait son cheval droit vers l'arbre où se cachait Ralph.

En même temps, celui-ci entendait le bruit d'un autre cavalier qui s'approchait du même côté que Damon Reeves était venu tout à l'heure.

Ralph regarda dans cette direction, et fut près de laisser échapper entre ses lèvres serrées, non pas un cri, mais un sifflement de surprise. Il avait reconnu, à peu de distance, et venant vers l'arbre, Harper Clyde.

Les deux rivaux allaient infailliblement se rencontrer.

Un cartel et un coup de fusil.

Les deux hommes s'étaient aperçus.

Du même mouvement ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre, à moins de cinq mètres de distance.

— Eh bien, monsieur ? fit Damon Reeves d'un ton sec.

— Ce n'est pas bien du tout, Damon Reeves.

— Alors, ajustons-le, sur le champ, ici même.

En parlant, il laissait tomber sa main sur son revolver, et dévisageait son rival, les traits contractés par la haine.

— Un temps viendra pour cela, mais le différend qui est entre nous ne peut pas se régler cette fois-ci. Je ne pense pas que vous soyez assez lâche pour faire feu sur un homme désarmé, quoique je croie que vous ne valez pas cher.

— Alors si vous ne voulez pas vous battre, continuez votre chemin et ne me tentez pas. Causer, entre nous, ne peut aboutir qu'à une chose.

— Néanmoins, j'ai un mot ou deux à vous dire.

— Dites, mais soyez bref. Vous avez déjà dit derrière mon dos des choses dures à supporter, même si elles étaient

vraies, des choses qu'un homme ne devrait jamais dire d'un autre sans y réfléchir à deux fois.

— Je n'ai dit que la vérité. J'ai cru que c'était mon devoir d'ouvrir à tout prix les yeux du juge Dennison sur votre caractère. Malheureusement c'est un aveugle obstiné, il ne veut pas être convaincu. C'est pourquoi j'en appelle à vous.

— Pour me convaincre que je suis un gueux, un gredin, un voleur de chevaux. Merci bien ! Est-ce que vous croyez que votre vie soit enchantée, que vous ne me parlez pas le revolver à la main ? Non, monsieur, je ne suis pas ce que vous avez essayé de me représenter, et je gagnerai et j'emporterai Madge Dennison, car c'est elle le véritable brandon de discorde entre nous.

— Par le Ciel, c'est ce que vous ne ferez pas. Vous n'oserez.

— Qu'est-ce que c'est ? Je n'oserai !… Faites un peu attention. Nous sommes seuls ici, et je tiens votre vie entre mes mains. Tâchez de ne pas trop me donner l'envie de la prendre.

— Ce que peut être le secret de votre étrange influence sur Dennison, je ne le sais pas. Peut-être vous craint-il ? Moi pas ! Tout désarmé que je suis, je n'éviterai pas une balle en me retenant de vous dire la vérité. Sachez que vos attentions pour Madge Dennison lui sont odieuses, qu'elles lui répugnent, et qu'à partir d'aujourd'hui il faut qu'elles cessent.

— De quel droit m'adressez-vous de telles paroles, monsieur ?

— De mon droit d'honnête homme.

— Prétendez-vous me dire que cette jeune fille vous a constitué son défenseur ? Si vous êtes son protecteur à titre d'amoureux agréé, dites-le moi. Je saurai alors comment en agir avec vous. Je n'ai affaire qu'à la demoiselle et à son père, et je ne supporterai pas qu'on intervienne.

— Je parle comme tout homme parlerait, dans l'intérêt d'une pure et noble fille.

— Arrêtez ! Assez de tout ceci.

Damon Reeves tira son revolver de sa ceinture et en ajusta soigneusement la tête de son rival.

— Tirez ! s'écria Harper Clyde. Si les bruits sont vrais, c'est votre métier.

— Non, je ne tirerai pas avant que vous m'ayez irrité par trop. Vous avez les nerfs trop solides.

— Vous ne trouverez jamais mon courage en faute, quoi que vous puissiez avoir à dire de mon jugement. Si vous me reprenez hors de mes gardes, tirez, je vous le demande. Je le mériterai et je suis toujours prêt à laver une erreur de ma tête dans le sang de mon cœur. Pour mes nerfs, ils ne faibliront jamais devant les vôtres.

— Harper Clyde, vous avez beaucoup d'or et un cœur brave. J'ai peu de la première chose, mais de l'autre, j'en suis plein jusqu'aux lèvres. Je vous porte un défi : venez me trouver ce soir au Hard Times et que la chance décide entre nous.

— Je ne suis pas un joueur.

— Certes, mais vous jouez aux cartes autant que moi.

— Mais non !

— Poltron !… Eh bien ! vous le ferez… ou vous ne bougerez pas d'ici vivant.

Une lueur inquiétante commençait à s'allumer dans les yeux des deux hommes. Harper Clyde avait toujours devant lui le pistolet au tir infaillible et mortel.

— Je me moque de votre menace, car je ne suis pas poltron !

— Prouvez-le donc !

Il y avait une intensité de sarcasme indicible dans le ton de Damon Reeves, un sourire de dédain affolant sur ses lèvres minces et pâles.

— J'irai ! Ce soir, à neuf heures, au Hard Times. Ce sera une rencontre que nous n'oublierons pas, ni l'un ni l'autre.

Comme obéissant à une impulsion soudaine, Harper Clyde tourna brusquement son cheval, lui mit les éperons aux flancs, et s'éloigna ventre à terre, sans jeter un coup d'œil derrière lui.

Immobile, Damon Reeves le regardait s'éloigner, une étincelle de cruauté dans l'œil, un pli sauvage aux lèvres.

À la fin, lorsque Clyde fut hors de vue, il murmura quelque chose à demi-voix, qui, néanmoins, arriva distinctement aux oreilles du garçon dans l'arbre.

— Oui, ce soir nous nous rencontrerons au Hard Times, et l'un de nous y restera, à moins que le Diable n'oublie les siens, – et celui-là ne sera pas Damon Reeves… Cours, Harper Clyde ! C'est ton dernier galop sur la terre du Texas.

Quelques minutes après, il se remit lui-même en chemin, laissant Ralph Duncan descendre de l'arbre à loisir.

— Un homme seul ne peut pourtant pas suivre quatre pistes à la fois, murmura Ralph en touchant terre, l'air perplexe. Je devrais certainement suivre cet espèce de Mexicain, car il a dans l'œil je ne sais quoi de diabolique qui ne promet rien de bon ; mais je dois aller donner deux mots d'avis à Harper Clyde, et m'assurer où va Damon Reeves. Oui, mais tout cela attendra, parce qu'il faut que je voie Madge elle-même, et que je lui fasse connaître où en sont les choses. J'aimerais mieux me trouver à pied en face d'un stampede de toutes les longues cornes de Tom Dennison, que de parler à Madge de Harper Clyde ; mais je compte qu'il faut que ça se fasse, et donc, me voilà… Eh bien ?…

La cause de cette subite exclamation, un œil sur mille ne l'aurait pas remarquée. Le canon d'une carabine s'était soudainement avancé hors du fourré où il avait vu le Mexicain disparaître. Il n'y avait de visible derrière ni main, ni tête ; mais Ralph savait que l'une et l'autre étaient quelque part, cachées par cet écran de feuillage, et que le canon du fusil le tenait en joue d'un air parfaitement délibéré.

Sans prendre le temps de réfléchir davantage, Ralph épaula son Sharp, jeta sur le buisson un seul coup d'œil, vif et pénétrant, et pressa sur la détente. Comme un écho arriva des broussailles le bruit d'une autre détonation, et une balle chanta bien au-dessus de sa tête, tandis qu'un unique cri de surprise et de douleur frappait ses oreilles.

— Je compte que la balle lui a écorché les phalanges, dit l'insouciant garçon en riant. J'ai visé droit sous le canon, où je savais qu'il y avait une main sur le bois du fusil. Mais je

suppose que j'aurais mieux fait de tirer pour tuer. En tout cas, bonjour ! Je n'ai pas de temps à perdre sottement ici.

Tout en parlant, Ralph s'esquivait, baissé presque au ras du sol, un œil tourné du côté où étaient partis le coup de feu et le cri. Il se dirigea vers l'habitation du Juge Dennison.

L'avertissement de Ralph Duncan.

Après s'être un peu éloigné et tout à fait rentré sous le couvert, Ralph fit halte pour s'assurer qu'il n'était pas poursuivi.

— Si c'est un des pâtres, il court tout chaud après moi, car je sais parfaitement que je n'ai fait que lui abîmer les doigts ; mais si c'était, comme je le soupçonne, un coquin ligué avec Damon Reeves, il fera le mort. On connaît trop bien Ralph Duncan pour faire des bêtises autour de lui quand il a l'avantage. Lorsqu'il a pu ramasser son fusil, je devais déjà être en sécurité sous le couvert, et il ne sait plus de quel côté me chercher. Quoiqu'il en soit, je suis sûr qu'il est vivant. Décidément j'ai eu tort de laisser cet ennemi sur nos derrières.

Pendant quelques moments encore, le jeune garçon surveilla les broussailles d'où était venu le coup de feu. Mais il n'aperçut aucun indice de créature humaine. Enfin il se retourna et suivant les sinuosités du ruisseau qui coulait dans la direction du rancho Dennison, il sortit bientôt de l'abri des bois et marcha hardiment et à grands pas vers la maison.

Une demi-douzaine d'hommes flânaient devant le long bâtiment bas, un ou deux déjà en selle, les autres debout en un groupe oisif et bavard.

Ralph, les salua négligemment d'un signe de tête en passant. Il approchait de l'espèce de portique couvert qui régnait tout le long de la façade de la maison, lorsqu'un homme de haute taille à l'œil noir et aigu, aux longs cheveux flottants, se détacha des flâneurs et vint se mettre en travers du chemin de Ralph.

C'était Tom Dennison.

— Arrêtez ! pas un pas de plus, jeune homme !

À cet accent hostile et impérieux, Ralph s'arrêta aussitôt et interrogea le visage de l'ex-juge, qui rougissait légèrement.

— Que voulez-vous dire, Juge Dennison ? Pour n'être qu'un boy je n'en ressens pas moins les insultes.

— Inutile d'ébouriffer vos plumes, mon jeune coq. Ce que je veux dire le voici. On n'a pas besoin de vous autour de ce rancho. Vous êtes une petite vipère, qui piquera un jour si je lui en donne l'occasion. Tant que j'ai cru que vous ne faisiez qu'exciter Madge à toutes sortes de diableries, je l'ai supporté. Mais maintenant j'ai le soupçon assez net de ce que vous êtes, et je vous dis que je ne veux pas d'un espion à aller et venir autour de mon rancho.

— Un espion !

— Oui, un espion. Et peut-être, si on savait la vérité, pire qu'un espion. Ne serait-ce le souvenir du passé, je ne me contenterais pas de vous avertir de vous tenir à l'écart d'ici.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Tom Dennison ?

— Je dis ce qui se chuchote depuis longtemps, qu'un individu qui circule à volonté parmi les Peaux-Rouges, et qui

se faufile sans obstacle à travers le camp d'El Culebra et de ses outlaws, est susceptible d'avoir des affaires louches à tripoter avec eux.

— Et vous osez me dire que je suis de cette espèce ? Faites un peu attention à vos paroles. Vous avez été bon pour Madge, et je n'ai pas envie de l'oublier, – ma mémoire est aussi bonne, meilleure peut-être que la vôtre, – mais quoique vous m'appeliez boy, je suis assez grand pour défendre mon bon renom.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je vous dis simplement que je n'ai pas besoin de vous dans ces environs, et que je veux que vous laissiez Madge tranquille. Je ne vous dis que cela, je le veux. Maintenant, éloignez-vous.

Ralph regardait fixement Tom Dennison, cherchant à lire sur son visage les raisons d'une brutalité qui ne lui était pas habituelle. Il sentait poindre en son esprit un soupçon qu'il se retint d'exprimer.

— Ne me poussez pas trop. J'ai besoin de voir Madge, et je vais la voir : mais ensuite je ne vous ennuierai plus d'ici à un an… Après, on ne sait pas.

— Vous ne verrez pas Madge, quand même vous attendriez un an. Elle est sortie pour le moment, et je veillerai à ce que vous ne soyez pas ici quand elle va rentrer. Allez, jeune homme. Je le veux. Je le veux. Je ne tiens pas à être obligé de vous chasser avec quelque chose de plus rude que mes paroles.

Le groupe d'hommes, assez rapproché pour entendre à peu près, écoutait, non sans étonnement. Tous étaient au service de Dennison et il n'y avait personne parmi eux qui nourrît un sentiment particulièrement favorable au jeune

garçon. Plusieurs s'avancèrent comme pour prêter main forte.

Les mains de Ralph Duncan s'abaissèrent sur ses hanches, s'appliquant aux crosses des revolvers qui y étaient suspendus. La grimace d'un sourire aux lèvres, il leur fit face à tous.

— Partez-vous ? demanda encore une fois Dennison.

L'air d'obstination empreint sur le visage du jeune homme se dissipa, il croisa les bras, et regardant son interlocuteur dans l'œil :

— Oui, dit-il, je m'en vais – non par peur de vous ou de vos matamores, mais parce que c'est le mieux pour elle et pour vous. Mais avant de m'en aller, un mot d'avertissement. Prenez garde. Défiez-vous de tout le monde. Et surtout défiez-vous de ceux qui s'appellent vos amis. Il y a une ombre de mort autour de ce rancho. Ouvrez l'œil, ou, avant que bien des jours se soient écoulés, vous serez hors de la portée des avertissements.

— Quoi ! garçon, me menacez-vous ?

— Moi ? non pas. Mais je vois l'orage à distance. Acceptez mon avertissement et gardez-vous.

Il se tourna et s'éloigna à grands pas, laissant Dennison et ses hommes perplexes, car ils ne comprenaient pas le sens de ces mots d'adieu.

— C'est un vrai coq de combat, pas d'erreur. Il est prêt à courir où ses poules l'appellent. C'est un bon petit homme, juge, et peut-être que vous avez été un peu rude avec lui.

— Pas du tout, dit un autre. C’est un mauvais gars, oui, et le pis, c’est qu’il est prompt à lâcher son coup de fusil et qu’il tape dans le mille à chaque fois.

— Surveillez-le juge : autrement vous attraperez un vent coulis, un jour que vous n’aurez pas regardé de son côté. Il vous a charitablement prévenu en s’en allant.

Les observations de ce genre continuèrent un moment, quelques-unes en faveur de Ralph, les autres désobligeantes. Qu’il fût en colère quand il était parti, tous l’avaient vu, et la plupart inclinaient à prendre ses dernières paroles comme une menace de mort.

Dennison de son côté, ne savait pas trop ce qu’il devait croire. Il s’éloigna sans dire un mot.

Ce gamin qui le défiait à sa barbe, c’était vexant pour lui, et il en enrageait ; mais il avait conscience depuis le commencement de ce qui arrivait, il s’était assuré, que cette querelle n’était pas vraiment la sienne, mais celle d’un autre qui avait fait de lui son instrument.

Il ne se souciait pas d’écouter les conversations qui allaient s’ensuivre, il n’en doutait pas ; mais il aurait bien voulu que tous ces flâneurs n’eussent pas été là au moment d’une entrevue qui ne demandait aucun témoin.

Ennuyé et incertain, il sauta sur le dos de son mustang et partit au galop, sans savoir où il allait.

Il s’était à peine passé quelques minutes, et les hommes causaient encore de Ralph Duncan et des désagréments qui se préparaient entre lui et le juge, lorsque le bruit d’une détonation lointaine vint jusqu’à leurs oreilles.

Personne n’y fit grande attention au moment, mais quelques-uns tournèrent négligemment les yeux dans la direction d’où le bruit semblait venir. Il y eut alors un cri de surprise.

Le mustang du juge arrivait droit sur eux, mais à première vue il semblait sans cavalier.

Puis le cavalier apparut peu à peu au-dessus de la selle, mais son corps plié se balançait faiblement en tous sens, comme celui de quelqu’un grièvement blessé. Quelques mètres plus loin, il s’affaissa de nouveau en avant, serrant étroitement de ses bras le cou du cheval, et c’est ainsi qu’il revint à l’endroit d’où, quelques moments auparavant, il était parti dans toute sa force.

Comme le mustang s’arrêtait de lui-même, devant la porte, la brusquerie de la secousse fit lâcher prise au cavalier, qui roula lourdement à terre.

Effarés, les hommes se précipitèrent et se rassemblèrent autour du juge étendu. Sa poitrine était marquée d’un gros caillot de sang, son visage était livide et crispé.

Il leva les yeux sur ses amis, ouvrit la bouche, comme en un spasme et dit :

— Ce… garçon… avait…

Ce fut tout : ces paroles mêmes, il ne les prononça qu’à grande peine, et avant d’avoir pu finir la phrase, il se renversa en arrière, sans force, sans souffle, et, selon toute apparence, mort.

— Le boy a tenu parole, dit l’un des hommes, d’une voix grave. Maintenant c’est à nous de lui montrer la justice du Texas.

— Oui, oui, c’est ça ! répétèrent toutes les voix, et presque tous coururent à leurs chevaux.

La détresse de Wild Madge.

Tous les gens de la maison s'étaient attroupés autour du maître blessé et peut-être mort. Ils n'étaient pas moins nombreux que ceux qui s'étaient déjà lancés dans la plaine, à la recherche de l'assassin, sur l'identité duquel ils n'avaient pas l'ombre d'un doute.

Pendant que les assistants terrifiés regardaient l'un des leurs, qui avait des prétentions à la chirurgie, faire un examen attentif du corps, deux personnes à cheval arrivèrent, Mrs. Dennison et la fille adoptée, Wild Madge.

— Juste Ciel ! qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? demanda Mrs. Dennison, en apercevant le groupe et sans nullement soupçonner quel proche intérêt elle avait dans l'affaire.

— C'est père ! s'écria Madge, dont l'œil plus vif avait aperçu le corps étendu.

Jetant sa bride par-dessus la tête du mustang, elle sauta à terre et vola près de son père. Elle vit le caillot de sang sur sa poitrine et le trou qu'avait fait la balle.

— Est-ce un accident ? murmura-t-elle en s'agenouillant à côté de son père adoptif.

— Point d'accident ! C'est ce coyote rampant qu'on appelle Ralph Duncan. Ils ont eu un attrapage ici même et le boy lui a dit qu'il lui ferait son affaire, et tonnerre ! il la lui a faite dans les dix minutes. C'est de la besogne de traître, et vous pouvez bien parier qu'on lui fera souffrir la fin d'un traître avant longtemps. Ils sont sur sa piste, et l'un des camarades reviendra avec deux chevaux au lieu d'un avant le coucher du soleil.

— C'est faux ! s'écria Madge, se dressant comme par un ressort en face de celui qui parlait. Si ces lèvres mortes s'ouvraient pour proférer la même calomnie, je dirais que c'est faux ! Ralph Duncan n'a jamais de sa vie tiré un coup de feu déloyal, et il serait mort plutôt que de faire du mal à mon père – à un homme qui est devenu mon père, lorsque, pauvre petite orpheline, j'avais le plus besoin de son appui.

— Je l'ai entendu dire au juge de prendre garde à lui, reprit l'homme avec obstination. Il a filé et votre père a suivi, et quand il est revenu tout mourant, la seule chose qu'il ait pu balbutier c'est que c'était le boy qui l'avait arrangé comme ça.

Deux ou trois autres, très excités, se joignirent à la conversation, déclarant tous que l'acte avait Ralph Duncan pour auteur. Leur acharnement avait quelque chose d'horrible ; il eut du moins pour effet de détourner l'attention de Madge du corps de son père, qu'on emporta dans la maison, inanimé, mais respirant encore péniblement.

Elle donnait libre cours à l'indignation dont l'enflammaient ces accusations précises et multipliées, lorsque, au grand étonnement de tout le monde, on aperçut les hommes sortis à la recherche de Ralph Duncan revenant vers la maison, tandis qu'à cent mètres en avant d'eux, Ralph courait

sur un mustang nu, qu'il guidait de la parole, du genou et de la main, et qui arrivait ventre à terre, le cou tendu comme un oiseau.

Il entra comme une flèche et, sans ralentir l'allure du cheval, appuyant un bras sur son dos, il sauta lestement à terre devant la porte. L'animal continua sa course folle, le long de la maison, tandis que Ralph, bondissant hardiment, sous le portique, s'arrêta droit devant Madge.

Qu'on ne s'étonne point si ceux qui étaient là reculèrent d'un pas ou de deux. Il tenait à la main un revolver, et à son dos pendait toujours sa carabine Sharp. Il avait perdu son chapeau ; ses longs cheveux ruisselaient en désordre sur ses épaules, et sa joue était marquée d'une petite ligne rouge, là où une balle venait de l'effleurer.

— Madge, s'écria-t-il, dites que vous ne croyez pas cette infâme histoire. Ils sont sortis pour me faire la chasse comme à une panthère de montagne. Ils me sont tombés dessus sans crier gare, m'ont tiré des coups de fusil d'abord, et ensuite m'ont commandé d'arrêter, disant que j'avais massacré votre bienfaiteur. Ils voulaient me traîner à l'arbre le plus proche et me pendre comme un chien, mais je me suis frayé un chemin à travers la bande et je suis venu droit à vous. Où est-il ?… Dites-moi que vous ne les croyez pas.

— Il est trop vrai qu'il est mourant, mais que ce soit de votre main, je ne le croirai jamais. Maintenant que vous m'avez dit que l'accusation est fausse, je connais, moi du moins, votre innocence, et je la proclamerai jusqu'au bout.

— Merci, mille fois merci ! Et maintenant, si je dois mourir, je mourrai sachant du moins qu'il y a un être pour refuser de croire ce que le monde acceptera peut-être bientôt

pour la vérité. Un mot encore. Prenez garde à Damon Reeves. Je ne sais quel plan il peut avoir formé ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il a des gueux de sac et de corde pour exécuter ses commandements. Harper Clyde est un homme, vous pouvez vous fier à lui ; mais l'autre est un démon, ou je ne connais pas les gens. Si ce n'est pas lui qui a tiré la balle qui a abattu Tom Dennison, c'est du moins quelqu'un de sa bande. Pour moi, la résistance est inutile. Je voudrais qu'on me fît honnêtement mon procès, mais il n'y a pas grand espoir de ça. Je ne peux pas tuer des hommes qui jusqu'à présent ne m'ont pas fait de mal, mais qui ont été de ses amis, à lui, et peut-être des miens. Qu'ils me prennent et me pendent.

Il croisa les bras et tourna un œil sombre sur la troupe surexcitée qui descendait de cheval en désordre, juste devant l'hacienda.

— Non, vous ne devez pas mourir ! s'écria Madge, avec une rapide décision. Fair Nell est là-bas, la bête la plus vite de toutes ces plaines. Elle est encore fraîche et en état de vous sauver. Dépêchez-vous. Je les tiendrai en arrêt un instant.

Dans ses yeux brillait le feu d'une résolution soudaine et farouche. Elle s'élança en avant de son ami, tirant de sa ceinture un revolver de chaque main, juste au moment où les pâtres se groupaient pour foncer.

— Arrêtez, là. Pas un pas de plus ! Le premier qui essaye de toucher Ralph Duncan, je le tue de ma main.

Les revolvers tendus menaçaient les deux hommes en tête. Ceux-ci reculèrent, car ils savaient que Wild Madge ne

faisait point de vaines menaces, et qu'une légère pression de son doigt sur la gâchette, c'était leur mort certaine.

— Ne faites pas cela pour moi, Madge, pas pour moi. Voyez ! Je suis prêt à me rendre.

— Non, vous ne vous rendrez pas ! Partez ! Sautez au bout du portique, et Fair Nell vous mettra en sûreté.

Elle parlait à demi-voix, d'un ton à la fois résolu et suppliant, se plaçant de manière à l'abriter plus complètement des armes des pâtres, tout en tenant sur eux ses yeux sévères, inflexiblement fixés.

— Soit ! Par le ciel ! je découvrirai le vrai meurtrier, quand ce serait El Culebra, le fléau et la terreur de la prairie. Au revoir, Madge ; rappelez-vous mon avertissement.

Jusque-là il s'était tenu les bras croisés, faisant face à la foule qui, devant les revolvers de Madge, n'avançait pas. Ils n'auraient pas voulu attaquer au risque de blesser la jeune fille pour qui ils avaient tous de la considération, ni d'ailleurs au risque de leur propre vie ; mais ils se répandaient en accusations et en reproches furieux.

Tout à coup Ralph vira sur ses talons et, bondissant le long du portique comme un daim, il fit, au bout, un saut de six pieds et courut auprès de la jument de Madge.

La noble bête le connaissait bien. Elle n'eut point peur, ne fit point d'écart ; mais elle le laissa rassembler les rênes et l'enfourcher. Puis, excitée de la voix et du geste, elle partit comme la flèche d'un arc. Une longue minute encore Madge resta là les mains tendues et le regard dur. Mais son visage devint livide, ses bras retombèrent le long de ses flancs, et

elle s’affaissa sur un banc, complètement épuisée, tandis qu’avec un cri sauvage les pâtres se lançaient après le fugitif.

La vie sur une carte.

Il était neuf heures lorsque la foule qui remplissait le Hard Times Saloon entendit le galop clair et régulier d'un cheval. Un moment après Damon Reeves entra, parcourant rapidement la salle du regard en franchissant le seuil.

Il y avait là bon nombre de gens ; ils semblaient appartenir à toutes les classes connues d'une petite ville à l'extrémité de la frontière. Quelques-uns étaient des pâtres, entrés pour boire un coup ou faire une partie, d'autres étaient des joueurs de profession et des coupe-jarrets, et il y avait des hommes qui avaient l'air d'être enfoncés trop avant pour exercer même ces deux métiers-là. C'était certainement un lieu où un homme pouvait trouver des instruments prêts pour tous les crimes, ou s'engager à fond, sans longues formalités, avec d'aussi fieffés coquins que pouvait en produire l'État du Texas.

On y voyait cependant aussi quelques personnes qui paraissaient être d'une classe supérieure, mais, comme les autres, armées jusqu'aux dents.

Ceux qui s'aventuraient au Hard Times ne le faisaient pas sans savoir parfaitement l'espèce de gens qu'ils y rencontreraient, mais d'un autre côté, le propriétaire du lieu inspirait toute confiance.

Reeves semblait y être bien connu. Répondant d'un signe de tête aux nombreuses salutations qu'on lui adressait, il se dirigea à grands pas vers Tom Lane, qui l'accueillit comme une vieille connaissance.

— C'est encore moi, Tom. J'ai rendez-vous avec un jeune oiseau pour essayer notre veine aux cartes. C'est le rancher Harper Clyde de là-haut sur le Line Creek. Est-il venu, ici ce soir ?

— Harper Clyde ? Oui bien. Je l'ai vu il n'y a guère qu'une demi-heure, avec ce garçon qui fait le métier de guide et de pâtre, Ralph Duncan. Ils vont revenir, j'ai entendu Clyde le dire.

Au nom de Ralph Duncan, Reeves fronça le sourcil et un juron étouffé lui échappa. Heureusement pour Ralph, il n'avait pas entendu parler de l'affaire qui s'était passée au rancho du juge Dennison cette après-midi ; s'il l'avait su, son froncement de sourcils aurait pu se changer en un sourire de triomphe.

— Maudit garçon, grommela-t-il. Comment se fait-il qu'il soit toujours aux talons de Harper Clyde ? Enfin, c'est égal, ça vaut autant. Quand l'affaire de ce soir sera terminée c'est un hasard si nous ne les balayons pas tous deux du même coup.

Lane surprit probablement la dernière partie de ce qui n'était destiné qu'à être un soliloque. Il tourna sur Damon Reeves des yeux inquiets, et, changeant, apparemment d'idée, il pivota sur ses talons sans dire un mot, tandis que l'autre, que les manières originales du patron n'étonnaient plus, s'en allait se jeter sur un banc dans une sorte de petit

réduit séparé de la grande salle par un rideau de calicot sur de grossiers montants.

Pendant dix minutes peut-être il resta là, assis en silence, attendant l'apparition de son rival et occupé de ses propres pensées. Il regardait dans le vide, droit devant lui, l'esprit absorbé dans une rêverie d'où il fut réveillé par l'ombre d'un corps opaque qui s'interposait entre lui et la lumière.

Il leva les yeux, et quels ne furent pas son étonnement et sa colère lorsqu'il vit Ralph Duncan, qui s'assit délibérément de l'autre côté de la table, droit devant lui, en y jetant un sac dont le contenu rendit un bruit musical, comme de l'or qui heurterait de l'or.

— Me voici ! Ainsi salua Ralph, et son regard intrépide soutint sans faiblir le regard farouche et menaçant de Damon Reeves.

— Vous ici ? Est-ce que c'est à vous que j'ai à faire ? Je devais rencontrer ici Harper Clyde et j'apprends qu'on l'a vu en votre compagnie. Quel est le sens de cette insulte ? A-t-il flanché une fois de plus comme un lâche qu'il est ?

— Doucement là-dessus, Damon Reeves. Harper Clyde n'est pas pour se mesurer avec vous devant une table de jeu. Je ne pense pas que vous croyiez qu'il viendrait simplement pour risquer son argent contre le vôtre. Quelque gage que vous lui eussiez demandé de produire, je suis ici pour le faire. Billets et or, il y a ici dix mille dollars. Je peux perdre cette somme et je peux la gagner. Donc, aussi loin qu'il vous plaira d'aller, je peux aller moi-même et ce que je gagnerai ou perdrai Harper Clyde en est responsable… à moins qu'on n'en vienne à ceci.

Il touchait significativement le revolver placé à portée de sa main.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce que j'ai à faire avec vous ? Où est Harper Clyde ?

Il parlait avec une impatience irritée. Ralph Duncan répondit froidement :

— Harper Clyde, c'est moi – pour l'instant. Il existe un autre jeune homme du même nom, qui devait être ici à ma place, mais il s'est produit un cas de vie et de mort dans sa famille, et il est allé voir à ça. Il se peut qu'il soit de retour avant que nous ayons terminé notre petite partie. S'il l'est, vous pouvez parier qu'il s'y mettra et que je m'ôterai. Me voilà prêt. Eh bien, qu'on apporte les cartes.

Quelle qu'eût été d'abord l'intention de Damon Reeves, il prit une résolution soudaine, et il cria à Tom Lane d'apporter des cartes.

Ce personnage ne tarda pas à faire son apparition.

— Lane, avez-vous vu ce garçon et Harper Clyde ensemble ici ce soir ?

— Oui.

— J'avais rendez-vous avec Harper Clyde pour lui donner sa revanche d'une petite partie où j'avais eu l'avantage. Au lieu de lui il envoie ce garçon avec une histoire sans queue ni tête, et l'appui d'un sac de son argent. Vous entendez bien que ce n'est pas avec Ralph Duncan que je joue, mais avec Harper Clyde, et que c'est lui que je tiendrai responsable pour le résultat de la partie.

— Ne croassez pas si haut tant que vous n'êtes pas sorti du bois. Je compte qu'il y a là une tout-à-fait jolie chance pour votre nez de tomber en plein sur un bon pavé.

Ainsi parlait une voix enrouée et au-dessus de l'épaule de Lane, on vit apparaître une face bronzée et poilue, surmontée d'un bonnet de fourrure tiré presque au niveau de deux yeux brillants et clignotants, qui se fixaient sur Damon Reeves avec une expression tenant à la fois de l'avertissement et de la mystification.

— Merci de rien, Frios Frank ! grommela Reeves, en train de griffonner à la hâte un mot qu'il remit à Lane.

— Et maintenant, aux cartes. Votre jeu, votre enjeu ? continua-t-il.

On ouvrit le paquet et le jeu commença.

— Au trois-sept, cent dollars, dit Ralph, d'un ton ferme, en prenant dans son sac la somme dite et en la jetant sur la table.

Damon Reeves couvrit l'enjeu, en ajoutant un sarcasme :

— Vous choisissez un jeu de coupe-gorge et un enjeu d'enfant. Il faudra un an avant d'aboutir.

— Peut-être ! Et peut-être avant la fin de l'année Harper Clyde viendra-t-il terminer la partie. Je suis dans une mauvaise veine ces temps-ci.

D'après ce qui suivit, il semblait bien que Ralph Duncan fût dans une mauvaise veine en effet, car il ne lui venait en mains que des cartes qui ne pouvaient pas gagner, en dépit du jeu le plus serré.

— Deux cents dollars, dit Ralph à la fin de la première partie, et il poussa au milieu de la table la somme que l'autre recouvrit immédiatement d'une somme pareille.

En deux coups la partie fut jouée et perdue ; Reeves fit quatre points au premier coup, et au second, après avoir tourné le valet, il fournit toutes les cartes que demandait Ralph et finalement fit tous les points.

— Quatre cents ! dit Ralph aussi froidement que jamais.

Il perdit de nouveau et de nouveau il doubla la mise, tandis que Reeves battait les cartes, avec une grimace de moquerie sur la figure.

— Jeu d'enfant d'un bout à l'autre, c'est clair. Vous auriez une mine d'or derrière vous et votre bonne veine que, dans une douzaine d'années, le moindre hasard en votre faveur nous remettrait au point d'où nous sommes partis.

— Jouez vos cartes, il sera temps de jouer de la voix quand nous aurons fini.

Ralph perdit encore. La mauvaise fortune qui l'avait poursuivi toute la journée, semblait le tenir agrippé solidement. Toujours froid, il jeta seize cents dollars sur la table. En une demi-douzaine de coups ils avaient suivi les autres dans la poche de Damon Reeves qui hésita avant de répondre aux trois mille deux cents dollars que Ralph mettait sur la table.

— Couvrez la mise ! dit celui-ci sèchement, et le joueur obéit.

— Encore perdu, garçonnet ! Le renard connaît les cartes par leur nom, c'est sûr, lui chuchota Frios Frank.

Sans répondre, Ralph renversa le sac, faisant tomber le reste de son contenu sur la table.

— Arrêtez ! fit Damon Reeves, une lueur mauvaise dans l'œil. Il vous a plu de doubler vos mises chaque fois, eh bien, maintenant double ou quitte ! Il manque près de trois mille dollars à votre pile.

— Laisse-le tourner ses deux sous, garçonnet, intervint Frios Frank ; et sur la table, au coude de Ralph, il jeta une petite valise fortement usée. Ouvre-la, petit gars, et prends ce qu'il te faut.

— Très bien, Frank, je remplis le pot, et si je perds, Harper Clyde vous remboursera ce prêt.

— Je ne joue pas avec tous les sots qui s'amusent à jeter leur argent par la fenêtre, gronda Reeves, jetant un regard soupçonneux d'abord sur Frios Frank, puis sur les figures curieuses qui s'avançaient pour voir dans le réduit.

En partie par hasard, et en partie de son propre fait, il n'y avait là que deux hommes sur l'amitié de qui il pouvait compter jusqu'au bout. D'un autre côté, Frios Frank paraissait être le seul qui s'intéressât au jeune homme, bien que Ralph fût plus ou moins connu de tous ceux qui étaient dans la salle.

— Vous jouez contre moi cependant, et vous savez qu'il y a d'autres enjeux, les enjeux à quoi vous pensiez quand vous avez forcé Harper Clyde de consentir à cette rencontre. Je perds, mais je ne suis pas encore prêt à arrêter la partie. Voilà la mise !

— Calez donc, si vous osez ! dit Frios Frank sans remuer un muscle, mais il n'y avait pas à se méprendre à la menace de sa voix.

À ce moment un bruit s'entendit à l'extérieur du cabinet. Un des amis de Damon Reeves venait d'armer un pistolet.

— Arrêtez ! se hâta de dire Reeves. Je tiens la somme.

Le coup se joua au milieu du silence le plus profond. Ils arrivèrent six à six, le joueur eut le nerf de se tenir à une reine et gagna.

— Ça finit le jeu ! s'écria Reeves avec une intense satisfaction.

Les gains qu'il avait fait tomber dans sa poche semblaient avoir changé le cours de ses pensées. Il désirait les garder.

— Non, ça ne le finit pas, répondit avec fermeté le jeune garçon. Il y a deux autres enjeux à disputer entre nous, – si toutefois nous survivons l'un et l'autre pour le dernier. Contre tous vos gains je joue un essai de votre revolver, à la longueur de cette chambre… à sept pas.

Un murmure confus s'éleva. Il semblait que Ralph fût acharné à sa propre ruine ; jamais les habitués du Hard Times Saloon n'avaient été témoins d'une si mirobolante déveine. Ils ne savaient pas que Ralph était à bout de tout espoir, et que, malgré les intérêts qui étaient en jeu, il avait plus d'une fois regardé autour de lui, avec l'idée que les lyncheurs du rancho Dennison étaient peut-être tout près. Ayant la corde presque autour du col, il s'inquiétait peu du revolver.

— Un pari est un pari, et si on joue avec un enfant, ce n'est pas une raison pour reculer.

Ces mots venaient d'être prononcés très distinctement et d'un ton très décidé.

Tous les yeux se tournèrent vers celui qui les avait dits.

Pour Damon Reeves, Ralph Duncan et quelques autres, entrés par hasard au Hard Times Saloon, c'était un complet étranger.

Mais Tom Lane, Frios Frank et la majorité de ceux qui étaient présents avaient fait connaissance avec lui ce soir-là même.

C'était Buffalo Bill, beau comme une peinture, élégamment accoutré d'un costume de scout militaire, avec les bottes de cavalerie et le large sombrero.

Ceux qui avaient vu son affaire avec Brazos Bill, un peu plus d'une heure auparavant, savaient ce que le scout était et de quoi il était capable.

On avait fouillé le corps de Brazos Bill ; tout ce qu'on avait trouvé sur lui avait été mis en un paquet et confié en dépôt à Tom Lane, qui, avec d'autres connaissances du desperado, avait signé un papier relatant exactement dans quelles circonstances il était mort.

Ensuite Buffalo Bill avait gagné les cœurs en payant une tournée générale, après quoi il avait pris une chaise dans le bureau où il avait bavardé avec Tom Lane jusqu'à l'arrivée de Damon Reeves et, plus tard de Ralph Duncan.

— Qui est cet homme, ami Lane ? avait demandé le scout.

— Il répond au nom de Damon Reeves… Vous le connaissez ?

— Je ne suis pas sûr… encore.

Lorsque Ralph Duncan était entré, son visage et toute sa personne souple et bien proportionnée parurent faire impression sur Buffalo Bill, qui dit :

— Voilà un beau garçon… un qui vaut qu'on se l'attache, j'ose le dire, et un peu jeune pour la vie terrible qu'on mène ici.

— C'est un mirliflore, mais un diable si on le heurte de front ; en tout cas, c'est un bon et brave garçon, contre lequel il n'y a rien à dire.

— Et son nom ?

— Ralph Duncan. Il est éclaireur, chasseur, forestier, pâtre et n'importe quoi qui rapporte ; mais c'est un métal d'une trempe propre et honnête, comme ceux qui l'ont essayé, l'ont reconnu.

— Il me plaît et je voudrais le connaître mieux. Ça ferait un bon gars, comme camarade et ami, un bon pard, quoiqu'il soit tout jeune.

— Il n'y a rien à dire sur lui, je le répète. On l'a surnommé le boy Bravo.

Buffalo Bill n'en dit pas davantage, mais bientôt après, lorsqu'il vit que la partie entre Ralph et Damon Reeves s'avançait, il alla tranquillement jusqu'au cabinet particulier où se vidait le défi, et il resta spectateur, ne se décidant à parler que lorsqu'il vit que l'homme ne voulait pas donner au boy, entière satisfaction.

— Et comment osez-vous vous insinuer ici ? s'écria Damon Reeves en se tournant vers Buffalo Bill ; mais il sursauta à l'aspect magnifique de vigueur et d'énergie que cet inconnu présentait.

— Du droit qu'on a de voir jouer franc jeu, répliqua-t-il avec calme.

Avec un juron, Damon Reeves reprit :

— Vous avez tous entendu son offre. Si j'accepte et que je gagne ; par le Ciel ! je réclame les enjeux. N'est-ce pas loyal ?

En demandant cela, Reeves avait un mouvement nerveux des lèvres comme en a le loup sur sa proie, et une lueur avide dans l'œil.

— Oui, oui ! Tenu, les enjeux. Jouez la partie.

Ainsi répondirent une douzaine de spectateurs avides d'émotions fortes.

Alors au milieu d'un silence, si l'on peut dire aigu, les cartes s'abattirent sans bruit sur la table, et les coups se succédèrent régulièrement.

Et Ralph Duncan perdit.

— Camarades, voyez que le jeu soit franc. Un essai sur moi, un coup de son revolver, voilà son enjeu. Voyez qu'il ait cela – et pas plus.

Ainsi parla Ralph, et, les bras croisés, il prit position à l'autre bout de la salle, tourné de côté et présentant en un profil parfait sa figure de statue de marbre.

— La malédiction sur vous, boy ! J'aurais volontiers donné mille dollars pour avoir votre vie, et maintenant vous avez tout jeté par la fenêtre, même ça.

Et Reeves leva son revolver, certain de viser juste et de tuer, tandis que Buffalo Bill disait :

— Je vais voir que le jeu soit franc, mon petit gars.

Buffalo Bill n'est pas loin.

Dans la longue salle de la taverne régnait le plus complet silence ; suspendant leur souffle, les spectateurs attendaient ce qui semblait devoir être l'issue certaine de ce jeu désespéré.

À un bout se tenait Ralph, droit et impassible : il n'avait pas même pâli. De l'autre côté de la salle, près du mur, les assistants étaient rangés, et, au milieu d'eux Buffalo Bill, dont les yeux pénétrants surveillaient le joueur.

— J'ai l'idée que je me mets du côté de mon meilleur camarade et que je vais prendre les intérêts de Damon Reeves, dit à ce moment une voix, en même temps qu'un desperado se détachait de l'autre partie de la salle et s'avançait avec un pistolet dans chaque main, les yeux fixés sur Buffalo Bill.

— Un moment s'il vous plaît…

Ces simples paroles du scout militaire attirèrent tous les regards sur lui, et Damon Reeves proféra un autre juron.

— Pour moi, étranger, on dirait que cet homme désire, pour une raison que je ne sais pas, se débarrasser de ce brave boy, mais comme il est honnête, je suppose qu'il faut

en courir la chance, seulement je suis prêt à prendre sa place, si on le permet.

Une clameur de dénégation lui répondit de partout. Le scout continua :

— Comprenez bien, en tout cas, que j'entrerai dans le jeu si je vois un signe de tricherie, et quant à vous, qui vous proclamiez tout à l'heure le meilleur camarade, le pard de cet homme, il vous perdra, et tout d'un coup, si je vous vois faire un mouvement pour doubler le coup sur mon gars, mon petit pard ; car je l'adopte en cette qualité dès ce moment même, et j'en accepte les conséquences. Et maintenant, que le duel se fasse.

Il se fit le même silence de mort que tout à l'heure. Damon Reeves attendit un instant, leva son pistolet en l'air et l'abaissa lentement jusqu'à ce que la gueule fût bien exactement en ligne droite avec l'oreille de Ralph Duncan.

Alors il pressa la détente.

À la chute du chien, le bruit strident de l'explosion de la capsule se fit entendre, mais le coup ne partit pas.

Un mouvement imperceptible de la main du tireur – juste assez pour faire dévier la ligne de tir – suffit à déterminer la détonation, et la balle alla se loger dans le bois avec un craquement, passant juste dans l'angle formé par le cou et le menton de Ralph.

— Vous avez eu votre coup, dit Duncan, aussi calme que jamais. Maintenant nous allons continuer la partie.

— Malédiction, je l'ai manqué ! hurla Reeves. Le coup ne compte pas. Le pistolet a fait long feu.

— Tenez vos outils en état. Je n'ai pas garanti que vous me tueriez. La chance a tourné, Damon Reeves… Voyons, la dernière partie.

— La dernière partie… Quel enjeu vous reste-t-il ?… J'ai déjà perdu trop de temps avec un gamin. Qu'on me donne un homme pour me mesurer avec lui.

Buffalo Bill se rapprocha. Il avait une lueur inquiétante dans l'œil.

— Ce gamin a été assez homme pour risquer sa vie. Si vous pensez qu'il vous plairait d'avoir affaire à plus gros gibier, prenez-moi.

— Arrêtez, monsieur. Il a consenti à courir les chances de deux paris, après avoir déclaré que le jeu était fini. Nous avons exécuté l'un, à l'autre maintenant.

— Le boy a raison, crièrent plusieurs voix, et Tom Lane prononça un « C'est bien ça ! » qui en disait long.

Sans faire plus de façons, Reeves suivit son jeune antagoniste à la table du cabinet particulier où nous les avons vus tout à l'heure.

Tout d'abord, Ralph jeta sur la table une ligne d'écrit signée du nom de Harper Clyde. Elle portait :

— Ralph Duncan agit pour moi. Je risque tout.

Puis il se pencha et lui dit à voix basse :

— Je connais le sujet du différend entre vous et Harper Clyde. C'est Madge Dennison. Vous auriez voulu le tenir ici pour vous battre avec lui aux cartes, de manière à pouvoir le tuer et vous donner le champ libre. Quoiqu'il en soit, il vaut

autant que l'affaire prenne fin ici et ce soir. Contre l'argent que vous avez gagné, je mets les chances de Harper Clyde. Si vous gagnez encore, il se retire de la lice et quitte le pays.

— Êtes-vous fou, boy ? Si je jouais cette partie et si je la gagnais, – ce que je ferais sûrement, – quelle assurance aurais-je que cet homme que vous prétendez représenter, exécutera le marché que vous faites pour lui ?

— J'engage ma parole.

— Promesses ! C'est un pâté qui n'a que la croûte, dit-on. Harper Clyde peut se passer la fantaisie de les violer, comme le font des personnages plus huppés que lui.

— Croyez-vous qu'il y ait un homme qui puisse violer la parole qu'il m'a donnée, sans que ceci parle ?

Ralph frappait significativement le revolver suspendu à son côté.

Pendant un moment le joueur resta plongé dans ses pensées. Il regarda le jeune homme dans les yeux, et ils lui parurent d'une honnêteté limpide. Il n'aurait jamais conçu un plan pour écarter son rival sans courir les plus grands risques personnels. Et voilà que ce rival lui-même lui en fournissait un. Il risquait, il est vrai, une petite fortune, mais il avait la facilité d'espérer du joueur et il croyait qu'il était « en veine » et que, tant que l'adversaire désignerait les enjeux, cette veine s'attacherait fidèlement à lui.

— Soit ! fit-il soudain. Promesse que Clyde se retirera contre ce que vous avez perdu ?

— C'est dit. Vous entendez, monsieur, et vous tous aussi ? Je mets ce papier sur la table contre tout ce que j'ai per-

du ce soir. Cette partie est la dernière, – comme elle est la plus grosse.

Il regarda Buffalo Bill qui répondit pour tout le monde :

— Nous entendons. Commencez la partie.

Le silence se refit, et l'intérêt se réveilla plus intense.

Cette fois il y avait bien une douzaine de spectateurs. On oubliait les parties en train : la curiosité se concentrait sur ces deux adversaires si bizarrement assortis.

Pour l'audace et le sang-froid Damon Reeves avait certainement rencontré son rival, et bien qu'il affectât de regarder Ralph comme un simple boy, il commençait pourtant à reconnaître que ce jeune bouton s'épanouissait en une fleur de virilité dangereuse.

— Allez-y, mon petit pard ! Ne dites jamais : je suis mort ! murmura Cody. Je veille à ce qu'on vous serve bien.

— Il sera bien servi, dit Reeves ; mais si vous ne mettez pas votre langue au cran d'arrêt, il y aura du grabuge après la partie, pour peu que vous soyez Buffalo Bill, comme je l'entends dire.

— C'est mon nom. Maintenant remplissez votre engagement. Il sera temps d'en chercher un autre quand celui-ci sera exécuté.

Personne autre ne paraissait se soucier de parler à Damon Reeves, car il était bien connu comme un homme qui, d'ordinaire, ne causait pas longtemps avant de tirer. Il y eut des yeux qui cherchèrent les siens d'un air interrogateur. Un signe de lui aurait déchaîné le conflit.

Mais il secoua la tête et, avec près de treize mille dollars empilés sur la table, il entama cette partie qui devait décider de tant d'intérêts.

Du premier coup, il leva trois points contre rien à son adversaire.

Une légère couleur lui monta au visage, et il coupa avec une lueur à peine perceptible de triomphe dans les yeux.

Le visage imperturbablement souriant et serein, Ralph donna les cartes. Le coup se joua au milieu de la respiration haletante de tous les assistants, – et le boy fit quatre points. Est-ce que réellement « la veine » allait changer ?

En prenant les cartes, Reeves haussa son regard et vit une paire d'yeux étincelants rivés sur lui.

Il s'empressa de battre les cartes, se murmurant en lui-même :

— Qu'est-ce que cet homme y connaît au juste ? Si j'osais me risquer ?…

Les yeux étaient toujours sur lui. Comme il réunissait la coupe au reste du paquet, ses doigts souples tinrent un instant les deux portions séparées. Il n'y avait qu'à changer cette coupe de place pour lui donner la partie presque certainement. Et mieux que Damon Reeves, – bien que l'assistance du Hard Times Saloon n'en fût pas absolument sûre, – personne ne savait maquiller adroitement un jeu.

— J'imagine que non, fit Buffalo Bill en un chuchotement presque imperceptible.

Ce fut non, en effet.

Le paquet et la coupe prirent leur place régulière et la donne eut lieu dans les règles.

— Je m'y tiens ! ! s'écria Ralph, et, vif comme l'éclair, il se mit à jouer. L'un après l'autre, il fit tous les points, jusqu'à ce que la dernière carte fût abattue.

— Ça y est ! cria tout le monde.

— Debout maintenant, et essuyez le feu comme un homme ! L'enfant vous tient, et je parierais gros que mon petit pard va vous tuer, dit Buffalo Bill.

— Que voulez-vous dire ? grommela Damon Reeves, ne comprenant qu'à moitié que la fortune de la guerre s'était tournée contre lui.

— Ça signifie ceci, répondit Ralph, qui, d'un rapide mouvement de bras avait transféré les billets de banque et l'or de la table dans le sac, lequel avait immédiatement disparu dans sa poche. J'ai joué l'engagement de Harper Clyde contre tout ce que vous aviez gagé ce soir. L'argent, je l'ai en sûreté dans ma poche, – une partie appartient à Frios Frank, – mais la balle que vous avez tirée sur moi, j'entends vous la renvoyer. C'est maintenant mon tour, et vous allez voir que le boy peut tenir son bout parmi les meilleurs d'entre vous.

Les mains sur ses revolvers, Ralph se dressa et regarda son antagoniste en face.

— Vous êtes toqué. On n'a jamais parlé d'une balle à tirer en retour. Il vous est permis d'être assez toqué pour jouer votre vie ou ses chances, mais il me reste encore quelque bon sens.

— Un pari est un pari. Mais si vous voulez glapir et reculer comme un chien couard que vous êtes, dites à ces gentlemen que Damon Reeves refuse de payer ses dettes d'honneur : c'est tout ce que je demande. Alors, moi et le reste du monde, nous en aurons fini avec vous pour toujours.

— Par le Ciel ! boy, pas un être vivant ne peut dire ça. Je vous tue sur place.

— Ne vous échauffez pas. J'ai la mise et je la garde. Essayez de prendre vos pistolets et je fais feu tout de suite.

Avant que Reeves eût pu sortir les armes qu'il cherchait, Ralph avait braqué la sienne, les chiens en arrière et son doigt sur la détente. De son côté, Buffalo Bill maniait ses revolvers, prêt à combattre le premier qui oserait intervenir.

L'intrépide jeune homme n'était plus sans amis. Plus d'un parmi les assistants était disposé à le soutenir. Mais Damon Reeves avait sous la main, sans qu'on s'en doutât, des hommes pour qui la vie de leur semblable était un jouet qu'ils étaient prêts à briser à son signe.

La lutte sur le point de commencer allait donc être furieuse ; elle tardait, parce que personne ne savait comment en donner le signal sans que ce fût en même temps celui de la mort de Damon Reeves.

Quelqu'un pourtant résolut le problème, car tout-à-coup un sombrero fut lancé à la volée sur la lumière du cabinet et en même temps toutes les lumières de cette partie, du Saloon s'éteignirent, laissant la salle dans une demi-obscurité.

À ce moment critique où plus d'un pistolet se levait déjà, on entendit dehors un bruyant piétinement, il y eut une poussée à la porte et une voix haute et claire cria :

— Quelqu'un ici a-t-il vu Ralph Duncan ? Il a assassiné de sang-froid le juge Dennison, et, par l'Éternel, si nous le prenons nous voulons le pendre.

Les pâtres du rancho Dennison étaient enfin tombés sur la piste de Ralph.

Horribles Nouvelles du Rancho.

La diversion causée par l'irruption des pâtres sauva la vie de Damon Reeves.

Au bruit de leurs voix, Ralph Duncan abaissa son arme et fit un grand saut de côté qui le porta juste derrière Buffalo Bill.

— Vous restez de mon bord, monsieur, car je vous assure que c'est un infâme mensonge pour me perdre.

— Je vous crois, mon garçon. Je reste de votre bord, dit simplement le scout.

— Filons alors, car je dois rencontrer Harper Clyde, qui m'a promis de me faire savoir si le juge Dennison est réellement mort ou non.

— Allez. Je protège votre retraite… Mais dites-moi où vous rejoindre ?

— Je ne veux pas fuir et vous laisser battre pour moi.

— Il n'y aura pas de bataille. Faites ce que je vous dis et je vous retrouverai dans une demi-heure.

Le ton de Buffalo Bill n'admettait pas de réplique.

— Au chêne solitaire, droit à l'est du sentier du rancho Dennison. J'y serai.

— Et j'irai.

Ralph Duncan sortait par la fenêtre du cabinet, juste au moment où on rallumait les lampes et où les cowboys se précipitaient pour le saisir.

— Arrière les hommes ! cria Cody.

— Où est le boy ?

— Parti.

— Allez le chercher.

— Nous l'aurons ou nous vous prendrons, vous. La corde est prête.

— Moi aussi.

— Arrêtez, les gars ! C'est un officier du Gouvernement, Buffalo Bill, le grand scout de l'armée, cria Tom Lane.

Les hommes firent une pause. Le nom coupait court à leur désir de le tuer. Le sourire aux lèvres, Buffalo Bill passa devant eux et sortit de la salle.

Quelques minutes après il était à cheval et courait derrière Ralph qu'il eut bientôt rejoint.

— Et maintenant mon jeune Pard, je me mets dans l'affaire pour vous en voir sortir les braies nettes, car je ne vous crois pas coupable, dit le scout tout en galopant.

— Et vous êtes Buffalo Bill, William F. Cody ? fit Ralph, la respiration suspendue.

— Je suis Cody, l'éclaireur militaire connu sous le nom de Buffalo Bill.

— J'aurais dû en être sûr, par le fait seul que vous avez osé prendre mon parti avec les apparences et les chances contre moi.

— Je l'ai fait parce que votre visage ne ment pas, ou je suis un homme sans jugement ; mais puisque j'irai jusqu'au bout de l'aventure, je voudrais savoir votre histoire : dites-la-moi donc sans me rien cacher. Nous avons à fournir une rude course, si je ne me trompe, mais je sais ce que peut mon cheval.

— Le mien est bon aussi, il n'en est guère de meilleur.

Chacun connaissait, en effet, les capacités de sa monture et savait qu'elle aurait encore une réserve de vitesse et d'endurance, quelque pénible et épuisant que pût être le trajet pour des animaux inférieurs.

Ils s'enfonçaient ainsi dans la nuit, toujours plus avant, et Ralph Duncan racontait à son camarade les événements de l'après-midi.

— J'ai au cœur le pressentiment, monsieur, qu'il y a dans tout ceci plus que je n'y ai vu. La balle qui a touché Tom Dennison n'est jamais sortie d'un fusil ou d'un pistolet à moi, et je crois qu'elle a été tirée soit par Damon Reeves, soit par le Mexicain qui avait voulu se faire la main sur moi. Je suis à peu près sûr que le gredin avait en train quelque machination scélérate qui devait être favorisée par l'éloignement de Harper Clyde ce soir. J'ai dit à celui-ci ce que j'avais vu et ce que je soupçonnais, et je l'ai envoyé au rancho pendant que je prenais sa place. Ça n'a pas été commode de le convaincre, mais il a fini par y aller.

— Vous êtes un trésor… tout de même Reeves vous poussait ferme ; il vous avait mis au bout de votre rouleau.

— Mais est-ce que je n'ai pas gagné à la fin ? Je me suis trouvé dans de trop mauvais pas pour faire désormais vapeur en arrière. Ma chance me fera passer partout, jusqu'à ce que le temps vienne de plier bagage, et alors tous les lâchages du monde ne me sauveraient pas. Mais ce qui est passé est passé. Ce que je voudrais considérer, c'est l'avenir.

— Ne vous inquiétez pas de l'avenir avant que nous ayons vu sous quelle forme il va se présenter. Veillez seulement à ce que vos amis les pâtres ne vous mettent pas une corde autour du cou ; et pour cela, il faut trouver qui a tiré sur Dennison, et le prouver.

— Je tâcherai : et entre nous, ce sera bien le diable, si nous ne parvenons pas à prendre de l'avance sur ce pirate de terre ferme, ce Damon Reeves, et sur la bande que je crois qu'il a derrière lui.

— Que fait-il ?

— Il joue. Je ne crois vraiment pas qu'il fasse autre chose. Je sais qu'il rôde autour du rancho beaucoup plus qu'il ne serait bon pour la maison ; mais, comme occupation, ça ne compte pas. De temps en temps il disparaît pendant une semaine environ et personne ne sait où il est.

— C'est ça. Nous trouverons. Je suis ici pour un bout de temps, et de ce temps je peux disposer tout à ma guise. J'entends vous aider jusqu'au bout. Vous avez fait ce qu'il fallait faire ce soir depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Mille remercîments, mon bon ami. Avant que le matin pointe nous en saurons davantage.

L'espoir vibrait dans son accent : hélas ! il ne se doutait guère de la vérité. Avant le matin en effet, il en savait davantage, mais la nouvelle était telle que ses joues avaient pâli, et qu'en ses nerfs avait couru un frisson qu'il ne ressentait pas, lorsqu'il était debout devant le canon du revolver de Damon Reeves.

Pendant qu'ils parlaient, ils entendirent un cavalier qui se rapprochait, et bientôt ils aperçurent la silhouette d'une figure humaine se détachant en noir sur l'obscurité grise qui s'étendait devant eux.

— Écoutez ! dit Ralph. Quelqu'un vient là-bas qui pourrait bien être Harper Clyde. Si c'est lui, il nous donnera des nouvelles. Arrêtons et attendons-le ; autrement il passera à cent mètres de nous ou plus.

Ils firent donc halte, laissant ainsi arriver en face d'eux l'homme à cheval qui ne semblait pas remarquer leur présence.

Et de fait, il devait y avoir quelque chose d'anormal chez ce cavalier. Il était couché sur sa selle, oscillant à droite et à gauche, comme s'il ne se tenait qu'avec difficulté.

Il aurait passé tout droit, si Ralph n'avait couru après lui et saisi brusquement son cheval par la bride.

Ce n'est qu'alors qu'il reconnut un des hommes au service du juge Dennison.

L'homme sursauta un peu à la halte subite de son mustang, et ses mains tâtonnèrent comme pour chercher des armes qui n'étaient plus dans sa ceinture. À la vue de son visage, qu'il relevait, Ralph Duncan, frappé de stupéfaction, s'écria en reculant :

— Juste Ciel ! Carter Brand, est-ce vous ?… Il s'est passé quelque chose de terrible ?…

— Oui, c'est ce qui reste de moi. Finissez votre œuvre, Ralph Duncan, si vous voulez. Je suis sans armes, mais je n'essaierai pas de me sauver de vous.

— Mon œuvre, Carter Brand. Que dites-vous, je n'ai jamais fait de mal. Quel est le jeu diabolique qui s'est joué ce soir ?

— Un jeu diabolique en effet. D'abord Tom Dennison a été expédié, et puis quand les hommes ont été partis à votre poursuite, les Comanches sont descendus et ont nettoyé le rancho de la racine aux branches ; il n'y reste pas une âme, et je n'en serais jamais sorti sans mon cheval.

— Miséricorde ! Et Madge ? et sa mère ?

— Cherchez-les sur la vaste Plaine, si leurs cadavres ne gisent pas le long du chemin. Bill Gerty et moi nous explorions le terrain pour découvrir vos traces, lorsque nous trouvâmes des indices d'indiens que nous suivîmes jusqu'au Rancho, où nous nous trouvâmes en plein au milieu des diables avant de le savoir. Nous essayâmes de couper à travers ; moi je suis ici, mais Bill est resté. J'ai entrevu Madge et un couple d'autres prisonniers, et pour le moment ils n'ont pas trop de mal. Mais vous savez ce que c'est pour une fille blanche comme Madge. Il vaudrait mieux être morte. Et elle se tuera. J'ai touché deux ou trois de ces maudits rouges ; mais qu'est-ce que c'est que ça ? Il en reste bien deux ou trois douzaines.

Carter Brand raconta son histoire lentement, en une sorte de chuchotement rauque, tandis que Ralph Duncan et

Buffalo Bill écoutaient, trop intéressés, trop terrifiés pour parler avant d'avoir tout appris.

Quand il eut fini il jeta autour de lui un regard de défiance mêlé d'horreur. Ralph Duncan leva la main.

— Carter Brand, dit-il, il se peut que je ne réussisse pas à vous convaincre, mais je jure ici, devant Dieu, mon témoin, que ce ne fut jamais ma main qui tira sur Tom Dennison. Pour moi sa vie était sacrée. Pour la protéger j'aurais volontiers risqué – oui certes ! – et perdu la mienne. Je vois là un profond et infernal complot, où d'autres ont trempé que les diables Comanches. Ceux-ci peuvent être les instruments, mais il y en a d'autres qui font jouer les ressorts. Ce n'est pas dans la hutte d'un chef de démons rouges que doit aller Madge Dennison ; elle a été enlevée par un homme dont le visage est blanc, mais dont le cœur est noir… Mais je jure qu'il sera déjoué. Mon Pard, ici présent, et moi, nous prenons à l'instant le sentier de la guerre. Vous galopez, jusqu'à ce que vous rencontriez Border Ben et le reste des pâtres. Dites-leur l'histoire ; faites-leur savoir que je suis la piste et demandez-leur pour l'amour de Dieu, de ne pas se jeter à la traverse et de ne pas me gêner avant que la chose soit réglée. Je me livrerai alors de ma propre volonté et je leur montrerai que je suis innocent du crime dont ils m'accusent. Allez, et assemblez les secours que vous pourrez. Nous laisserons des signes pour vous, de sorte que vous n'aurez pas de peine à nous suivre à la trace. Allons maintenant, et que le Ciel vous conserve le courage jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un à qui raconter votre histoire !

— Prenez tout cela comme l'exacte vérité, camarade. Nous ferons ce que nous disons, Ralph et moi. Laissez-moi vous remonter un peu avant de partir, et puis courez à toute

vitesse pour avoir du secours. Dites que c'est Buffalo Bill et son jeune Pard qui relèvent la piste.

Tout en parlant, le scout poussait son cheval à côté de Carter Brand et, après un examen rapide, il lui bandait grossièrement le bras, la tête et la jambe. Cela prit quelque temps, mais les chevaux en profitèrent pour souffler et se préparer à la tâche ardue dont ils avaient à s'acquitter.

— Un moment, dit Ralph comme ils allaient se séparer. Savez-vous quelque chose de Harper Clyde ? Est-il parmi les massacrés ? Je l'ai prévenu qu'il se brassait quelque sale affaire, sans deviner quelle forme elle prendrait, et je l'ai envoyé au rancho pour voir si tout allait bien, et pour les mettre sur leurs gardes.

— Ça se peut, j'ai vu un homme au loin sur la prairie, à cheval, mais j'ai pensé que c'était un de la bande et je me suis tenu au large. Si j'avais su… mais je ne pouvais pas savoir. Je ne savais rien, sinon que je me trouvais tout seul sur la plaine, galopant pour sauver ma vie.

— Allez maintenant, nous prenons l'affaire en main, dit Cody.

Ils le mirent sur sa route, avec quelques mots de dernier avis, et eux, après avoir resserré les sangles de leurs chevaux et bien examiné leurs armes, ils partirent pour leur mission de secours et de délivrance, se dirigeant d'abord par le plus court vers le rancho dévasté, qui n'était éloigné que de quelques milles. Peut-être l'atteindraient-ils avant que le parti de pillards en eût quitté le voisinage.

Mendez le Mexicain.

Comme le vent, les coursiers des deux amis volaient sur le sol. Madge Dennison n'avait pas exagéré les capacités de Fair Nell et Buffalo Bill montait un grand mustang gris d'argile, puissamment charpenté, avec des poumons semblables à une machine à vapeur et des muscles d'acier. Les cavaliers, de leur côté, savaient les maintenir presque à leur maximum de vitesse, sans pour cela gaspiller ou épuiser leurs forces. Les milles succédaient aux milles derrière les sabots de ces bonnes bêtes. Enfin le rancho des Dennison apparut devant les deux hommes.

Il apparut devant eux, mais non pas comme il était quelques heures auparavant, séjour souriant d'une famille paisible et, selon toute vraisemblance, heureuse. Ils venaient à peine de quitter Carter Brand lorsqu'ils avaient aperçu une grande lueur dans l'air de la nuit ; ils firent halte à un quart de mille de l'habitation et examinèrent soigneusement les alentours, que les flammes de l'incendie éclairaient presque comme le plein jour.

— Juste Ciel ! Ce feu servira de phare à tous les colons de la vallée du Brazos. Il doit y avoir déjà cinquante hommes en selle pour repousser ou poursuivre les démons.

— Oui, mais ils savent leur affaire, répondit Bill Cody. Ou bien la bande est assez forte pour risquer le combat, ou ils se sont égaillés pour passer inaperçus au nez des gars du Brazos. Les hommes qui voient cet embrasement ont des femmes, des petits et du bétail à parquer. Il leur faudra jusqu'au matin pour faire rentrer tout cela. Alors seulement, ils sauront où ils en sont et se mettront chaudement sur la piste ; mais combien de temps leur faudra-t-il pour rattraper une troupe de Comanches en route avec cinq heures d'avance pour les territoires indiens ?

— Allons, alors ! car, avec Buffalo Bill à mes côtés, je suis capable de tenir tête à toute la bande. Mais d'abord voyons les traces que nous pouvons trouver autour de la maison. Assurément il y en a eu d'épargnés dans cette boucherie.

Ils ne trouvèrent pourtant point signe d'êtres vivants autour de l'hacienda. Le feu durait depuis une heure au moins, et les sauvages avaient disparu.

Ralph Duncan avait déjà été témoin une douzaine de fois de scènes pareilles. Ce n'en était pas moins pour lui un spectacle particulièrement terrible, car il lui disait les épouvantables dangers que courait une personne qui lui était proche et chère entre toutes. Il se jeta à bas de son cheval et fit attentivement le tour de l'énorme brasier.

Le juge Dennison était un homme prospère et sa maisonnée considérable. Outre les pâtres qui s'étaient lancés après Ralph Duncan il y avait sur le rancho une douzaine d'hommes, de femmes et d'enfants, sinon plus. Ils avaient été pris à l'improviste, tirés dehors et, pour la plupart, barbarement massacrés.

Ralph Duncan trébuchait de place en place contre un cadavre scalpé et plus ou moins mutilé. Même ne les eût-il pas connus, cette vue aurait éveillé en son cœur un farouche besoin de vengeance ; mais à l'idée que Madge Dennison et sa mère adoptive étaient aux mains de pareils démons, il avait peine à rester maître de lui.

Quoiqu'il examinât chaque corps de près, il ne trouva point trace de Dennison, et ne douta pas que son corps ne fût resté dans l'hacienda où ses ossements devaient se calciner parmi cet immense tas de charbons ardents.

— Ciel ! Si Damon Reeves a contribué peu ou prou à préparer cette besogne de démons, il mérite de mourir de la mort d'un chien, et c'est ce qui l'attend. Et d'abord je fais serment de porter aide à Madge, – ensuite, si je suis encore en vie, de lui donner la chasse, à lui, sans relâche ni trêve. Si je meurs et que vous, monsieur, vous surviviez, je vous laisse ce coup à tirer, auquel j'ai droit. Et maintenant, sur la piste !

Il sauta en selle et partit comme le vent, laissant dans cette première fougue le mustang gris d'argile loin en arrière, et suivant le sentier qui va vers le nord-ouest.

Buffalo Bill avait été sur le point de bondir derrière lui dans la même course folle, car lui aussi était ému d'un farouche appétit de vengeance et du désir d'en découdre avec ces coupe-jarrets de Comanches, mais il n'était pas assez emballé pour ne pas remarquer quelque chose qu'il supposait bien que son jeune ami remarquerait aussi. Ils n'étaient pas les seuls que l'incendie eût attirés là.

Du moins en semblait-il ainsi, car, dans un silence de mort, mais à toute vitesse, un gros parti de cavaliers pres-

saient leurs mustangs à travers la plaine, les yeux fixés sur les flammes, les armes en main.

À la vérité, dans l'ombre rendue plus intense par l'incendie qu'il avait derrière lui, Buffalo Bill pouvait à peine distinguer ces figures en mouvement ; et il ne les aurait probablement pas aperçues si le bruit des sabots des chevaux ne l'avait averti de leur approche.

Mais cette vague vision de formes fantomales était plus qu'il n'en fallait pour le mettre sur ses gardes.

Ralph Duncan n'avait évidemment rien vu. Il essaya de l'avertir en le hélant d'abord, en donnant ensuite un coup de sifflet, juste assez haut pour qu'il pût l'entendre.

Mais Ralph ne s'en inquiéta pas. Dans sa hâte de fuir l'affreux spectacle et de dévorer la distance qui le séparait des ravisseurs, il tomba comme la foudre en plein sur la troupe des fantômes, qui s'ouvrit devant lui pour se refermer comme un mur vivant ; deux hommes vigoureux s'élancèrent à sa bride, et après une courte lutte renversèrent Fair Nell sur les hanches, tandis que deux ou trois pistolets étaient braqués sur lui à bout portant.

Encore n'était-il pas tout à fait prisonnier. Ses deux revolvers étaient sortis ; mais il les tenait le long de lui, les canons baissés, car il avait cru que c'était un parti de colons ou de pâtres venant apporter du secours, et c'est au dernier moment seulement qu'il comprit qu'il avait donné la tête la première dans une trappe, laquelle n'avait peut-être pas été tendue à son intention, mais avait tout l'air de l'avoir bien pris.

Ses yeux ardents se portaient vainement autour de lui, scrutant tous les visages pour y découvrir des traits connus,

quand enfin ils s'arrêtèrent sur une face sombre et repoussante qu'il ne put voir sans tressaillir. C'était le Mexicain allié de Damon Reeves.

— Si je ne me trompe, c'est la bande d'El Culebra, de ce roi des bandits, toujours assoiffé de sang, qu'on appelle le « Serpent ». Si c'est de votre travail, l'incendie là-bas, pourquoi vous attarder autour, lorsqu'il y a d'autres victimes à faire ailleurs ? Si ce n'est que celui de vos sauvages alliés, prenez garde qu'ils retiennent hors de votre atteinte le butin que vous convoitez pour votre maître. – Madge Dennison. Il y a vingt chances contre une, je vous le dis, que la besogne de ce soir soit punie.

En parlant, Ralph regardait le Mexicain, qui portait en écharpe sa main bandée, et pendant quelques secondes ils restèrent ainsi les yeux dans les yeux. Ralph ne levait point les mains, car il savait que ce geste attirerait sur lui une volée de balles, et les bandits attendaient les ordres du Mexicain, qui paraissait avoir le commandement.

Celui-ci semblait à peine faire attention aux paroles du jeune homme. Il avait ôté son sombrero, et il regardait longuement dans la direction de l'emplacement où s'était élevée l'hacienda, en même temps qu'il paraissait écouter de manière à saisir le plus léger bruit de vie en mouvement sur la plaine.

Apparemment satisfait du résultat de son observation, l'homme ramena lentement son regard vers Ralph qui put, même dans cette obscurité, saisir l'éclair de haine et de vengeance que dardaient ses yeux luisants.

— Boy, de tous ceux qui ont marqué Mendez le Mexicain, il n'y a que vous seul de vivant. Je porte votre marque sur ma main. Ne craignez pas que je ne me venge pas.

— Il s'agissait de ma vie ou de la vôtre. Vous teniez la dragée prête, moi j'ai tiré le premier. Si vous profitez de votre avantage présent comme un lâche et que vous me tombiez dessus avec toute votre bande, je mourrai, ça se peut ; mais jusqu'au dernier souffle je ne fléchirai pas. Que vous soyez Mendez, ou même celui qu'on redoute et déteste sous le nom d'El Culebra, je ne vous en défie pas moins.

— Ce n'est pas une balle qui mettra fin à votre vie. Non, non. Je prendrai des moyens plus doux que cela. Haché, écartelé, percé d'éclats de bois, cloué sur une croix, votre corps informe rendra le dernier soupir sans être capable d'implorer cette merci que Mendez ignore. Tenez-le sous vos revolvers, vous deux, pendant que d'autres l'attacheront. Et ensuite, en route.

Lueur d’espérance.

C’était vraiment la main d’un destin cruel qui s’était abattue sur Madge Dennison. D’un coup soudain et terrible, elle avait, semblait-il, perdu tout.

L’homme que, depuis des années, elle était habituée à regarder comme son père gisait, inconscient, le corps secoué par les suprêmes spasmes de la mort, au moment même où l’irruption des Comanches avait surpris l’hacienda.

Ralph Duncan, qu’elle aimait comme un frère, était en fuite, ardemment poursuivi. Les hommes qui auraient pu protéger le rancho contre une surprise étaient sur la piste de Ralph, et Harper Clyde lui-même, à qui elle accordait une confiance qui ne le cédait qu’à celle qu’elle avait en Ralph Duncan, ne se trouvait pas auprès d’elle.

Mrs. Dennison et Madge étaient ensemble courbées sur le corps du blessé, lorsque soudain des détonations, des clameurs et le sauvage cri de guerre des Comanches frappèrent leurs oreilles.

À peine eurent-elles le temps de se dresser sur leurs pieds et de pousser une exclamation d’effroi, que la chambre fut pleine de sauvages aux muscles saillants, horriblement barbouillés de leur peinture de guerre, et dont quelques-uns semblaient déjà teints du sang de leurs victimes.

Les pauvres femmes s'attendaient à une mort immédiate. Elles ne pensèrent pas sur le moment qu'on pouvait les réserver à un sort pire que la mort, – la captivité de hutte en hutte dans les campements des Comanches errants.

Sans leur donner le temps de réfléchir, les hommes rouges arrachèrent leurs prisonnières de la chambre, et les confièrent en hâte à la garde de quatre Indiens, qui prirent immédiatement la route du nord-ouest, tandis que le gros de la troupe restait à continuer l'œuvre de destruction.

Pendant plus d'une heure, les ravisseurs chevauchèrent, en un silence qui n'était interrompu que par les sanglots des femmes en pleurs et le résonnement du sabot des chevaux sur la glaise dure de la prairie.

Les Indiens laissés en arrière, arrivèrent bientôt, foule désordonnée, grassement chargée de butin, et toute la bande poussa son vol à travers la nuit, ne faisant qu'une courte halte un peu avant le point du jour, pour dormir un instant.

Là, les maraudeurs se séparèrent de nouveau. La bande la plus forte, sous le chef Oweta, emmena les prisonnières à une rapide allure.

Ils pouvaient, sans doute, rencontrer quelques voyageurs, mais il n'était pas probable qu'ils eussent affaire à une force assez considérable pour les arrêter ou pour leur donner un ennui sérieux. Ce qu'ils avaient le plus à craindre, c'était d'être poursuivis, et avec l'avance déjà gagnée, leurs appréhensions n'étaient pas grandes de ce côté-là.

Néanmoins les mouvements d'Oweta furent assez prudents pendant le premier jour du voyage. Il veillait attentivement à ses derrières et ne faisait que de courtes haltes en des lieux où il était facile de se garder contre toute surprise.

La nuit venue, il se crut définitivement hors d'atteinte ; aussi, quand l'obscurité fut complète, on fit halte dans un petit bouquet d'arbres ; au centre même passait un cours d'eau étroit, mais profond et rapide, de l'autre côté duquel le terrain était onduleux et quelque peu défoncé.

Quoique la fatigue les eût réduites à ce qui leur paraissait être le dernier degré de l'épuisement, Mrs. Dennison et Madge avaient plus de calme, plus de sang-froid et plus d'espoir qu'on ne s'y serait attendu.

Malheureusement le chef Comanches le remarqua et en prit ombrage. Il leur mit les mains derrière le dos, et les lia à deux arbres qui croissaient côte à côte, juste sur le bord du torrent.

Ce n'était là qu'une installation temporaire, pendant qu'on faisait les préparatifs du campement. Les rustiques mustangs avaient besoin de nourriture plus que d'autre chose, et tandis qu'on les menait à l'herbe, ceux qui s'occupaient du camp, avaient assez à faire sans employer une douzaine d'entre eux à monter la garde autour des prisonnières.

Ceci offrait du moins un avantage : les deux femmes étaient comparativement seules, et pour la première fois depuis qu'elles avaient été arrachées de leur foyer, elles purent causer ensemble.

Elles conversaient à voix basse, lorsqu'un faible sifflement éveilla l'oreille de Madge.

Elle tressaillit au bruit, et vraiment, s'il venait d'un reptile venimeux, elles étaient dans une situation terrible. Totalement incapables de bouger, avant quelles eussent informé

leurs ravisseurs du danger, il eût été trop tard pour les secourir.

De nouveau un sifflement d'une surprenante netteté se fit entendre. Madge, cette fois encore, retint un cri. Elle tourna lentement la tête, s'efforçant, mais en vain de découvrir le point exact d'où le bruit venait.

Malgré son insuccès, elle eut à ce moment une grande joie, car elle entendit, épandue vaguement dans l'air au-dessus d'elle, une voix chuchotante qui sifflotait :

— Pas un mouvement ! Ne remuez pas le bout du doigt. Ne faites pas voir que vous m'entendez. Il y a deux gaillards qui guettent bien. Je n'ose essayer de vous secourir tant que vous êtes attachées. Si vous ne pouvez pas vous délier, gardez bon courage, car les amis sont prêts.

— Au nom du Ciel, ne nous abandonnez pas ! murmura Madge.

Il faisait trop sombre pour que personne vît le mouvement de ses lèvres à quelques pas de distance, mais elle avait parlé avec tant de précaution que, même en plein jour, il eût été impossible d'apercevoir sa bouche se mouvoir.

— Je ne vous abandonnerai pas. Il y a une compagnie de soldats un peu en bas de la fourche du ruisseau. Maintenant je m'en vais. Restez tranquilles et ne répondez pas.

L'homme, quel qu'il fût et où qu'il se cachât, était certainement un ami. Madge n'en doutait pas, et elle était fille à utiliser un bon conseil.

Elle ne parla pas, mais elle écouta intensément.

Le seul bruit qui parvint à ses oreilles fut un bruissement à peine perceptible dans les broussailles sur l'autre rive. Cela suffit pour qu'elle sût qu'il partait. Elle resta en suspens quelques minutes, puis elle respira longuement. L'éclaireur avait évidemment gagné le large, et elle n'allait pas tarder à entendre les bugles et les revolvers d'une charge de cavalerie.

Ainsi raisonnait-elle, et ainsi faisait Mrs. Dennison qui avait trop l'expérience de la frontière pour perdre sa présence d'esprit. Toutes deux sentaient un besoin infini d'échanger quelques paroles de félicitation et de joie, mais elles se retinrent et restèrent les nerfs vibrants et les doigts étroitement serrés, s'efforçant d'attendre avec patience le secours promis.

Tout à coup un horrible « Ugh ! » sinistre et ricaneur leur frappa les oreilles.

Elles tremblèrent de peur, mais tinrent leurs lèvres closes. Peut-être l'épouvante qui venait de les envahir était-elle sans motif.

Elles ne furent pas longtemps à se convaincre que leurs pressentiments n'étaient que trop justes.

— Espion pareil au serpent… se cacher dans le buisson où Oweta ne pas le voir, et causer à Oiseau Chantant. Oweta pas faire de bruit, seulement vite, les chiens bleus[1] s'amènent, et pas prendre le scalpe de l'espion, malgré ça. Se fera bien fusiller tout seul, peut-être à cause de rapport faux,

---

[1] Les soldats des États-Unis.

mauvais guide. Oweta connaître des tours en quantité, des tas de bons ; lui se sauver et laisser chasser les chiens bleus. Eux pas trouver sa piste. Lui parler tout bas à ses jeunes hommes et eux se préparer maintenant. Squaw pas faire de bruit, – ou elle mourir.

Et l'Indien ricanait ; si les choses tournaient comme il le croyait, il avait une occasion de se montrer plus fin que les soldats et peut-être de les esquiver tout-à-fait.

Il avait déjà donné ses ordres au jeune Indien qui lui servait de lieutenant. En quelques instants le camp présenta une scène d'activité muette, et toute la bande fut bientôt rassemblée près du lieu où les prisonnières étaient attachées.

En même temps l'oreille fine de Madge notait le bruit sourd et étouffé des pas des mustangs qu'on amenait. Elle reconnut qu'on avait pris des précautions pour ne laisser, autant que possible, aucune trace, en enveloppant leurs pieds dans des morceaux de peaux de buffle ou d'autres matières semblables.

On délia les femmes blanches et on les mit à cheval, puis tout le parti s'enfila dans un petit ruisseau qui aboutissait au cours d'eau, juste au bas du bouquet d'arbres ; on avait là de l'eau jusqu'aux sangles. Les Indiens descendirent alors le courant droit vers le lieu où ils supposaient les soldats campés.

Ils firent ainsi un demi-mille ; puis, quittant l'eau, ils firent halte, dans un silence absolu, tandis que leurs espions se glissaient dans les ténèbres, pour explorer les deux rives.

L'arrêt fut court. La stratégie des Comanches était fort simple. Leur intention était de couper la route probable des soldats marchant à l'attaque de leur campement supposé. Ils

savaient que la cavalerie, afin d'approcher le bouquet d'arbres sans être découverte, devait suivre une certaine ligne. Toute la question était de déterminer s'ils pouvaient croiser cette ligne de marche sans entrer en collision.

La question résolue par l'affirmative, il n'y eut plus aucune hésitation.

Oweta se plaça sur le flanc des deux prisonnières, auxquelles il murmura quelques mots d'avertissement comminatoire, et l'on se mit en route.

Bien avant que la cavalerie se fût formée, les Comanches avaient traversé le chemin qu'elle devait suivre et s'avançaient le long d'une ravine qui montait en pente douce vers le pays haut dans le lointain.

Ils allaient maintenant tout à loisir, ayant laissé une petite troupe pour couvrir leurs derrières et pour donner l'alarme au cas où leur ruse serait découverte.

Malheureusement, l'éclaireur qui avait trouvé le campement avait pris, pour revenir, l'autre côté de la petite rivière, de sorte que les cavaliers de l'Union se pressèrent à l'aveugle sur les vieilles traces des Comanches sans se douter qu'ils avaient levé le pied.

Cependant un roulement lointain de mousqueterie arriva bientôt faiblement aux oreilles des Indiens fugitifs. D'une façon ou de l'autre, on se livrait une bataille acharnée dans le boqueteau.

Les deux « pards » sur la piste.

Lorsque William F. Cody vit qu'il était trop tard pour s'élancer aux côtés de Ralph Duncan et foncer avec lui dans les rangs des outlaws, il s'arrêta sur le champ. Il frappa légèrement la jambe de devant de son cheval gris, signe que cet intelligent animal comprit parfaitement, car il s'abattit sur le sol, où il resta allongé tout à plat.

Laissant là sa monture et notant exactement le chemin et la distance qu'il parcourait à partir de ce point, Buffalo Bill se glissa à la muette, avec de grandes précautions, jusqu'à la troupe des bandits qu'il contourna, de manière à les mettre entre lui et l'incendie. Dans cette position, il pouvait voir sans grand danger d'être vu. Tapi contre terre, il assistait à tout ce qui se passait ; il entendit le défi de Ralph, et les horribles menaces de Mendez le Mexicain.

Il vit les deux adversaires le pistolet en main, et le mouvement de ceux qui s'avançaient comme pour désarmer le boy.

C'était le temps d'agir. Un moment de plus, il serait trop tard. Sans hésitation il leva ses revolvers et fit feu des deux mains dans la direction du groupe qui se détachait nettement sur le fond rouge de l'incendie.

Puis il poussa un sifflement aigu suivi d'un cri.

Le premier était un signal pour le mustang gris d'argile, et le second pour Ralph.

Au coup de sifflet, le cheval bondit sur ses pieds et s'élança impétueusement vers son maître, qui avait déjà tiré deux fois de plus dans la bande. Buffalo Bill mit vivement ses deux pistolets dans sa main gauche, et, jetant au moment précis, son bras droit en travers de la selle, il s'enleva lestement d'un bond et se trouva assis de côté sur le dos de la bête, qu'il poussa au galop pour rattraper Ralph Duncan. Celui-ci en effet, entendant les détonations et voyant des bandits tomber, avait aussitôt levé les mains, dit un mot à Fair Nell, et pris du champ en faisant feu devant lui.

C'était un jeu de fous ou de désespérés. Mais il réussit, comme Buffalo Bill avait déjà réussi cent fois de pareils coups d'audace.

Quoique poursuivis par une vraie fusillade, les deux pards s'échappèrent indemnes, renvoyant plus d'un coup meilleur que ceux qu'ils essuyaient. S'il leur avait plu de résister de pied ferme ils en auraient tué trois fois leur nombre, et peut-être auraient-ils mis toute la bande en déroute, mais les risques étaient trop grands ; ils avaient une tâche à accomplir, et, pour le moment, ils cherchèrent leur salut dans la fuite.

À cette allure d'ouragan, les deux pards eurent bientôt laissé Mendez et ses hommes loin derrière eux.

Le Mexicain, d'ailleurs, ne tenait pas à continuer la chasse, quelque féroce que fût la haine qu'il se sentait maintenant pour le boy. Il avait une autre besogne sur les bras, et il comprenait que sa vengeance devait attendre une saison plus propice.

Ralliant ses hommes, il les conduisit aux ruines de l'hacienda, où il s'arrêta quelques instants, puis il partit sur la piste des Comanches.

Comme les outlaws s'éloignaient, arrivaient Buffalo Bill et Ralph.

— C'est notre jeu de les suivre, jeune Pard, déclara le scout. Je parierais ma vie qu'au bout de leur piste nous trouverons Madge, et quand nous l'aurons trouvée…

— Eh bien, monsieur ?

— Eh bien ?… Nous la prendrons par ruse si nous pouvons, en donnant de bons coups s'il le faut.

Un sourire passa sur les traits de Ralph. Il ne dit rien mais il connaissait que c'était là, l'homme qu'il lui fallait pour camarade, quoi qu'il pût arriver. Cet homme avait traversé sain et sauf tant de dangers que, de sa part, pareille confiance ne semblait pas une bravade. En tout cas, il était prêt à aller jusqu'au bout de la piste sur laquelle il s'était mis.

— Il faut se souvenir d'une chose, mon garçon. Nous ne serons pas bien longtemps seuls sur cette piste. Les pâtres de Dennison viendront derrière nous et nous rencontrerons Harper Clyde quelque part.

— C'est juste, mais il faut être prêt à ne compter que sur nous-mêmes, en cas de besoin. J'ai grand'peur que ce pauvre Clyde n'égrène plus jamais ses balles. S'il vit, c'est un tireur merveilleux.

Ils se mirent donc en route de nouveau. Mais cette fois ce n'était plus un galop direct, et continu en avant, car il leur fallait surveiller attentivement les outlaws de peur d'être attirés dans une embuscade.

Heureusement ils étaient certains que Mendez et ses hommes voulaient rattraper les pillards Comanches et, sachant à peu près le chemin que les indiens prendraient pour leur retour chez eux, il leur était possible de se maintenir toujours à portée de fusil tout en n'étant pas remarqués des bandits dont ils n'étaient pas forcés de suivre immédiatement le sillage.

Ceux-ci ne paraissaient pas très pressés. Ils allaient au petit galop, faisaient halte de temps en temps, et avaient l'air de s'attendre à être rattrapés par quelqu'un qui n'était évidemment pas un ennemi.

La journée s'avançait. Le crépuscule vint, la nuit tomba et les outlaws allaient toujours sur le sentier et toujours les deux amis se tenaient sur leurs derrières. Plus d'une fois ils rencontrèrent des signes laissés par les Comanches, ce qui leur donnait la certitude d'être dans le bon chemin. Une fois même, Ralph ramassa un morceau d'étoffe déchiré du vêtement de Madge, preuve certaine que la jeune fille était encore vivante et assez maîtresse d'elle-même pour employer ce vieux moyen d'encourager ceux qui vous cherchent. Comme l'obscurité s'épaississait, le boy s'écria :

— S'ils doivent se rejoindre, je suis sûr de deviner leur truc. Je parie cent têtes de Comanches que je peux indiquer l'endroit. C'est un petit boqueteau, où il y a un torrent qui court droit au milieu et une demi-douzaine de sentiers dérobés qui vont aux collines, avec un bon pâturage pour les mustangs tout autour. S'ils s'arrêtent là, nous sommes très bien pour tenter le sauvetage.

— Oui, je connais l'emplacement, j'y ai campé il y a dix-huit heures en allant au Hard Times, dit Cody.

— Nous pourrons faire un effort pour sauver Madge ; mais Mrs. Dennison ? Pourrons-nous les enlever toutes les deux ? Elle double nos mauvaises chances, à moins que nous ne réussissions à mettre la panique dans leur corral et à nous emparer de deux mustangs de choix à la faveur d'un stampede.

— Il n'y a rien à faire qu'à attendre une occasion de les emmener toutes deux. Ça viendra. Nous n'avons pour l'instant qu'à nous tenir cois et à nous reposer. Quand les frelons rouges se poseront, j'irai reconnaître leur nid.

Vigilants et défiants, ils firent halte, donnant ainsi à leurs mustangs une occasion de souffler et de manger, mais attendant impatiemment l'heure où ils pourraient s'avancer vers ce qu'ils supposaient être le camp combiné des Comanches et des bandits. L'un et l'autre, en effet, savaient bien que la bande d'El Culebra passait pour être liguée avec les Peaux-Rouges des pampas et des terres sèches.

Soudain, comme ils gardaient leurs mustangs en causant ensemble à voix basse, ils se dressèrent tous les deux d'un même mouvement, car ils entendaient dans le lointain des détonations d'armes à feu et, semblait-il, des cris farouches comme il s'en élève des batailles.

— Par le Ciel ! Ralph, nous avons cru l'histoire qui n'est pas vraie. Les voilà qui croisent leurs cornes avec les Comanches, et ils y vont de bon cœur, tête et sabot. À cheval ! Pendant qu'ils se battent, nous trouverons peut-être notre occasion. Au boqueteau !

Ils resserrèrent hâtivement leurs sangles et sautèrent en selle. Puis serrant les dents, et se courbant sur le cou de leurs bêtes, ils volèrent sur la prairie vers le lieu de la bagarre.

La bagarre.

Un peu après le coucher du soleil, le soir où le rancho Dennison fut mis à sac, un petit détachement de cavalerie régulière s'était avancé, en décrivant maints circuits sur ce terrain accidenté, vers l'affluent du Brazos près duquel étaient campés les Comanches du chef Oweta.

Hommes et chevaux étaient passablement harassés par une longue marche. Bien qu'ils se gardassent avec soin et qu'ils eussent des éclaireurs aussi bien sur leurs flancs qu'en tête et en queue, ils allaient sans grand ordre, à volonté, et l'on voyait bien qu'ils ne soupçonnaient pas le voisinage de l'ennemi. Il aurait été très difficile, sans doute, sinon impossible, de leur indiquer ce qu'en langage militaire on nomme une surprise ; mais personne n'aurait été plus surpris d'une tentative de ce genre que le Major Bolton lui-même.

— Encore un effort inutile, Dave, dit familièrement le Major, au scout qui chevauchait à son côté. Ils ont du nez, ces chiens, et jamais ils ne nous attendront à portée de la lance. J'ai perdu tout espoir et je n'y pense plus. On dirait que ces Comanches ont pris leur vol en ballon, tant on perd complètement leurs traces.

— Ils pourraient bien ne pas être si loin que ça en a l'air, répondit l'éclaireur. Si le temps n'avait pas manqué, je me

serais chargé de les dépister. Il ne suffit pas d'un hop là ! d'un claquement de langue et d'un saut pour tomber au milieu d'eux, et vous ne ramasserez pas un Comanche à chaque coup de filet. Cependant je soupçonne fort qu'il y a des chances d'en trouver dans les environs. Si mon vieux nez ne me trompe pas, je les flaire dans la brise du soir. Avec votre autorisation, je vais me glisser à terre et inspecter le voisinage.

— Certainement, mais je pense que vos soupçons sont mal fondés. Je crois que les Comanches ne se trouvent que sur leurs territoires de chasse, là-bas au Nord-ouest.

— Ça se peut, Major, reprit le scout. Mais c'est toujours une bonne chose d'aller aux renseignements. Gardez vos hommes groupés ici un moment, jusqu'à ce que je revienne. Je sens dans mes os qu'il y a des Peaux-Rouges par ici.

Sur cette assurance, l'éclaireur Delaware Dave mit pied à terre et disparut en se glissant parmi les herbes. Les cavaliers attachèrent leurs chevaux aux piquets et formèrent, dans le plus grand silence, un campement improvisé.

Le lecteur sait déjà le résultat de la reconnaissance faite par Delaware Dave. Il ne fut pas long, après avoir quitté le petit bois, à reparaître dans le camp du Major Bolton, riant tout bas de son aventure et tout excité à l'idée de donner bientôt des coups aux Indiens, assez nombreux, d'ailleurs, pour soutenir un combat acharné.

Comme Oweta l'avait prévu, il fallut un peu de temps pour se former en ordre de marche et combiner le plan d'attaque. Puis les soldats se mirent silencieusement en mouvement, avec la consigne de tuer tout ce qu'on ne pourrait pas faire prisonnier, car Delaware Dave avait positive-

ment affirmé que c'était une bande hostile revenant d'une incursion heureuse dans le sud-ouest, chargée du butin et de chevelures.

Mais ils avaient à peine quitté leur campement, qu'ils entendirent derrière eux le galop d'un cavalier qui s'approchait seul, et qui répondit : Ami ! Au : Qui vive ? de l'arrière garde.

C'était Harper Clyde. Il bondit dans leurs rangs et vint se mettre à côté du Major Bolton.

— Si c'est contre les Comanches que vous marchez, dit-il, laissez-moi aller avec vous, Monsieur. J'ai une dette de vengeance à leur payer. Ils ont massacré des amis à moi, et je crois qu'ils emmènent avec eux comme prisonnière une personne que je donnerais ma vie pour sauver.

— Venez avec nous, et soyez le bienvenu ! Vous verrez quels rudes coups savent donner les braves jaquettes bleues de l'oncle Sam. Quels prisonniers ont-ils ?

— Je n'en sais rien d'une façon certaine, car j'ai perdu la piste, ne les suivant qu'au jugé ; et je n'ai pas encore aperçu un seul de ces pillards rouges. Mais je peux vous dire qu'ils ont mis à sac et brûlé le rancho du Juge Dennison, et qu'ils entraînent en captivité sa femme et sa fille adoptive, Madge. La pauvre fille ! Elle a de terribles raisons pour maudire ces démons sanguinaires : c'est eux qui déjà, lorsqu'elle était toute petite, égorgèrent ses parents et ses amis, et qui l'auraient égorgée elle-même, sans la bravoure et le dévouement d'un garçon, qui n'était alors qu'un enfant, et qui, en ce moment, est certainement aussi sur leur piste, pour la sauver de nouveau.

Lorsque Harper Clyde eut ainsi conté son histoire, le Major lui posa quelques questions rapides et précises, auxquelles il répondit brièvement de son mieux. Puis on commanda de nouveau le silence, et le détachement se prépara à l'attaque ; ils approchaient du bouquet d'arbres, en suivant la rive sur laquelle ils croyaient les Comanches campés. Delaware Dave avait pris avec lui deux hommes et remontait l'autre rive, pour tâcher de sauver les femmes dans la confusion produite par la première charge des assaillants.

Lorsque le Major Bolton et sa petite troupe furent parvenus graduellement et prudemment tout près de la retraite supposée des Peaux-Rouges, l'officier donna un ordre à voix basse et tous se précipitèrent au galop, lançant coup sur coup des volées de mousqueterie dans les rangs des ennemis, qui accouraient pour les repousser.

Mais au lieu du hurlement de guerre des Comanches, ce furent les cris aigus et les rauques hourras des bandits du Mexicain Mendez qui s'élevèrent. Ils venaient d'arriver au campement, désappointés de n'y pas trouver les Indiens, qui, pensaient-ils, avaient pris la fuite à leur approche, croyant que c'était l'ennemi.

Ils étaient loin de s'attendre à être attaqués. Mais ils se remirent promptement et firent bravement tête. Cependant l'élan des cavaliers les avait portés jusqu'au milieu des bandits et le combat s'engagea corps à corps.

Ce ne fut que lorsque les éclairs répétés des armes à feu leur eurent permis de voir les visages de leurs adversaires que les soldats du Major Bolton comprirent que c'était un camp d'hommes blancs et non pas de Comanches, qu'ils venaient d'envahir. Il en résulta une hésitation qui aurait pu

dégénérer en confusion et en déroute, si la voix de Harper Clyde, dominant le fracas de la bataille, n’avait crié :

— En avant ! C’est la bande d’El Culebra, le bandit. Ils sont ligués avec les Comanches.

Et comme un écho, retentit le commandement du Major Bolton :

— Chargez à fond ! Prenez tout, mort ou vif !

Les cavaliers, ralliés et raffermis, s’élancèrent de nouveau. Ils savaient que ce qu’ils avaient à faire n’était pas jeu d’enfant, car les forces des deux partis paraissaient à peu près égales, et l’on entendait la voix de Mendez excitant ses hommes au combat.

Cependant le Mexicain avait son idée, et ses ordres d’aller de l’avant n’étaient qu’un stratagème de stratégie. Ses hommes avaient leurs chevaux de l’autre côté du cours d’eau, et, en même temps que ses bruyants encouragements à la lutte, il faisait discrètement passer dans leurs rangs le commandement de franchir le torrent et de battre en retraite.

Le sauveteur.

Les cavaliers poussèrent de l'avant, cherchant à travers le bois l'ennemi dont ils avaient subitement perdu le contact ; et ils arrivèrent bientôt sur le bord du torrent, que les outlaws avaient déjà traversé.

Dans l'obscurité, l'espace qui séparait les deux rives paraissait un abîme béant et c'eût été folie, semblait-il, de se précipiter vers la muraille d'arbres et d'arbrisseaux qui se dressait sur l'autre bord.

Il n'y en eut que deux qui tentèrent le saut. Peut-être avaient-ils pris la berge à l'endroit le plus favorable. Toujours est-il que le Major Bolton lança résolument son cheval dans ces ténèbres inquiétantes. Il aborda sain et sauf de l'autre côté, suivi de près par Harper Clyde.

— Suivez, suivez ! criait le Major, sans jeter un regard derrière lui, mais courant droit sur Mendez le Mexicain, dont il apercevait la haute stature dans la nuit moins opaque.

— Holà, couard ! holà ! lançait-il de tous ses poumons. Je vous connais Mendez, tournez-vous et faites-moi face, ou je vous forcerai comme un renard.

Quelque chose de plus que la lueur farouche des batailles brillait dans les yeux du Major Bolton, et il jetait ses

paroles au Mexicain avec l'énergie d'une haine concentrée et mortelle.

Il ne leur fallut à lui et à Harper Clyde que quelques moments pour traverser le reste du petit bois derrière les bandits, mais alors, au commandement de leur chef, ceux-ci firent volte-face et se précipitèrent sur eux comme une meute de loups affamés. Deux hommes contre une vingtaine ou plus, surtout les pistolets vides, ne pouvaient guère résister même au simple poids du nombre.

Le cheval de l'officier tomba percé d'une balle, et le Major Bolton fut lancé à terre, la tête la première sur le chemin de la horde en mouvement, tandis que le mustang de Harper Clyde buttait et tombait en un tas sur l'autre animal.

Mais ce n'était pas pour rien que Clyde avait passé la plus grande partie de sa vie assis sur une selle. Lorsqu'il vit qu'il allait être démonté, il se dégagea les pieds des lourds étriers recouverts de cuir et sauta lestement à terre. Puis se portant en quelques enjambées à côté de l'officier étendu, il saisit son sabre, que le choc de la chute avait fait sortir à demi du fourreau et faisant le moulinet autour de sa tête, il abattit le premier des outlaws qui s'avançait, puis il se tint là, rempart vivant, seul contre tous. Une seconde d'hésitation de sa part, et le corps du Major Bolton eût été haché, foulé aux pieds, réduit en une masse méconnaissable.

Mais pendant cette seconde décisive il arrêta l'ennemi, et cela suffit pour sauver une vie humaine, car, sans un mot d'avertissement, sur le flanc des bandits du côté de la plaine, surgirent comme des anges vengeurs, trois hommes, trois hommes seulement, dont les balles semèrent la mort parmi cette troupe compacte, et qui, après leur première décharge,

poussèrent des cris de guerre perçants pour augmenter encore l'alarme.

À ce moment les soldats, qui étaient descendus de cheval pour traverser le torrent et qui s'étaient formés en ordre serré, arrivèrent au pas de charge au secours du Major.

Cette intervention décida pour cette fois l'affaire. Les bandits tournèrent les talons comme un seul homme, Mendez en tête, et se mirent à fuir à travers la plaine, abandonnant leurs morts et leurs blessés.

Le Major Bolton qui n'avait été que momentanément étourdi par sa chute, se releva aux acclamations de ses hommes, qui se pressèrent autour de lui. Continuer la poursuite à pied était hors de question et le lieutenant Bride désirait recevoir les ordres de son supérieur avant de faire aucun mouvement.

La première chose qui frappa les yeux du Major Bolton fut Harper Clyde appuyé sur son sabre d'ordonnance. Une balle de pistolet lui avait percé l'épaule, mais bien que le sang coulât de la blessure, il ne semblait pas que ce fût très grave.

— Tous mes remerciements, mon jeune et brave ami, dit le Major en s'avançant la main tendue. Vous avez eu le courage de me suivre quand j'ai fait ce saut qui était une folie, je le vois maintenant ; et au moment critique vous ne m'avez pas abandonné. Vous m'avez sauvé la vie, j'en suis persuadé ; dans l'avenir vous ne me trouverez pas ingrat.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Clyde en saisissant la main que le Major lui tendait, mais il y en a trois là-bas qui, j'imagine, nous ont sauvés l'un et l'autre. Je vois parmi eux un homme des plaines bien connu, Delaware

Dave, avec qui je me suis rencontré jadis sur des pistes, et Ralph Duncan, le jeune homme qui, il y a de cela des années, rendit à Madge le service que je vous ai dit ; mais l'autre, ce magnifique gaillard, de si belle mine, je ne le connais pas.

Et Harper Clyde désignait le trio dont l'élan impétueux, au moment où tout était perdu, les avait délivrés, lui et le Major Bolton.

Si Buffalo Bill et Ralph avaient en effet pris le mauvais côté du cours d'eau, comme ils le pensaient, la chance voulut que ce fut le bon à la fin, car, sur l'autre, ils n'auraient pas vu la situation désespérée du Major et de Clyde. Ils ne s'étaient pas amusés à supputer les risques, mais Buffalo Bill avait dit à Ralph :

— Allons, mon garçon, il faut entrer là-dedans et les sauver.

Et le brave « pard » de Buffalo Bill avait éperonné son cheval pour ne pas rester en arrière, pendant que le scout Delaware Dave, qui était aussi de ce côté du torrent, les apercevait et les suivait au combat.

Les outlaws, qui n'attendaient point d'ennemis par là, ne se rendirent pas compte du nombre d'hommes qui leur tombaient dessus et s'enfuirent en désordre.

Aux paroles de Harper Clyde, le Major Bolton se retourna et vit les trois libérateurs qu'on lui signalait.

— Oui, l'un est le brave Delaware Dave, mon éclaireur ; le jeune garçon, je ne le connais pas ; mais, par le Fils de l'Homme ! le troisième est William F. Cody, Chef des Éclaireurs de l'armée, Buffalo Bill.

— Est-ce possible, monsieur ? Se peut-il que ce soit réellement Buffalo Bill, le fameux scout du Nord-ouest ? fit Clyde.

— Oui, nous avons servi jadis dans le même fort ensemble. C'est Buffalo Bill.

Et, faisant quelques pas en avant, le Major Bolton s'écria :

— Eh ! Cody, toujours à votre œuvre de sauvetage, mais au Texas cette fois ! J'ai à vous remercier, car je vous dois la vie.

— Major Bolton, je suis vraiment heureux de vous voir, et de vous avoir rendu service.

— Qu'est-ce que vous faites au Texas, Bill ?

— On m'a envoyé ici, monsieur, pour m'emparer d'un déserteur connu sous le nom de Brazos Bill.

— J'ai entendu parler de lui comme d'un enragé. Ce sera une capture difficile à faire.

— Elle est faite, monsieur.

— Il est déjà votre prisonnier ?

— Il fallait le prendre mort ou vif, Major Bolton : alors je l'ai pris mort.

— Bon ça ! Vous avez rendu à la frontière du Texas un fameux service. Mais voici Mr. Clyde, un rancher qui vous doit aussi la vie à vous et à Delaware Dave, que je désire remercier, de même que ce brave garçon. Quel est votre nom, mon jeune et vaillant ami ?

— Ralph Duncan, monsieur, pâtre, trappeur, chasseur, et maintenant le jeune « pard » de Buffalo Bill.

— Alors vous êtes en bonnes mains, sûrement. Mais, Cody, que faut-il faire à présent ? Car lorsque vous êtes sur la même piste que moi, je sais à qui m'adresser pour avoir de l'aide et un conseil.

— Suivre les diables rouges jusqu'au bout, monsieur. Quoique je sois un étranger au Texas, je me suis engagé à rester pour aider mon petit pard à délivrer quelques prisonniers qui lui sont chers.

— Oui, Major, Mrs. Dennison et Wild Madge, dit Harper Clyde.

— Wild Madge ! fit le Major. Est-elle aussi sauvage que son nom ?

— Wild Madge, Madge la Sauvage, c'est bien le nom sous lequel elle est le plus généralement connue, mais je puis vous certifier qu'il n'y a pas de plus charmant spécimen du beau sexe dans toute la vallée du Brazos, sur tout le parcours duquel elle est sans conteste la plus belle.

Le Major examina d'un œil pénétrant le jeune homme, négligemment penché sur sa selle, écoutant Delaware Dave et Buffalo Bill qui cherchaient à s'expliquer les complications étranges au milieu desquelles ils évoluaient à tâtons.

Ralph avait un visage juvénile, il est vrai, mais ses formes étaient à ce point précis où une vigoureuse adolescence se change en une robuste et généreuse virilité. Comme il était là dans la clarté de la lune qui venait de se lever, il présentait réellement une admirable image de la jeunesse.

Il s'en fallait d'ailleurs qu'il fût aussi insouciant que son attitude semblait l'indiquer. Tout en écoutant les deux scouts, il tournait et retournait dans son esprit le mystère de la disparition des Indiens, qui intriguait beaucoup Delaware Dave. Tout d'un coup une explication lui apparut toute simple.

— Les Comanches se sont esquivés et ont laissé Mendez combattre pour eux, s'écria-t-il.

— En tout cas il faut nous hâter de trouver leur piste, ou il sera trop tard. Allons Ralph, il n'y a pas de temps à perdre, dit Cody.

Mais à ce moment Harper Clyde s'approcha et étendit la main pour demander un instant d'attention.

— Votre avis était bon, Ralph. Plût à Dieu que j'eusse mis plus de hâte à en profiter !… Le Major Bolton voudrait vous parler, et moi, je voudrais bien savoir si vous avez été heureux dans votre rencontre avec Damon Reeves. Peut-être étions-nous injustes envers lui ?

— On ne peut pas être injuste envers lui. C'est un plus noir coquin que je ne le rêvais, j'en peux jurer. Voici votre sac. Tout ce qui s'y trouve en plus de votre argent appartient à Frios Frank. Nous n'avons pas eu le temps de compter exactement et il peut y avoir quelque erreur. Pour le reste, que le Major Bolton attende que nous ayons terminé notre poursuite. Ce que Dave ne peut pas lui apprendre sur les Comanches qui sont, à vrai dire, son propre gibier, ne saurait avoir beaucoup d'intérêt. Mais il peut compter qu'il nous reverra, Mr. Cody et moi. Si cela ne nous fait pas perdre de temps, nous vous rejoindrons bientôt.

Le Major Bolton essaya vainement de retenir l'impétueux jeune homme. Buffalo Bill et lui s'éloignèrent du gros des soldats, et s'étant retournés au bout d'une centaine de mètres, ils virent que Harper Clyde venait derrière eux.

Les soldats ne pouvaient se mettre en marche immédiatement, car ils avaient quelques morts et un assez grand nombre de blessés, et la simple humanité voulait qu'on donnât au moins un coup d'œil aux bandits dont les gémissements de douleur éveillaient de lugubres échos dans les ténèbres du petit bois.

Les trois éclaireurs continuèrent donc leur route sous la clarté lunaire, à la recherche de la piste des Comanches, tandis que le major Bolton restait seul avec sa troupe.

Arrivée d’El Culebra.

Lorsque le fracas du combat lointain parvint aux oreilles du chef Oweta, il eut un instant d’hésitation ! La tentation était grande de rebrousser chemin. La durée de ces bruits lui permit de juger qu’en attaquant le campement qu’il avait si récemment abandonné, les soldats avaient rencontré une force considérable et que, s’il avait su et attendu, les cavaliers des États-Unis auraient été complètement mis en déroute.

Le chef grimaça un sourire, se demandant qui pouvait bien avoir occupé sa place et qui se battait au lieu de lui. Il eut le soupçon de la vérité.

Mais il savait que ces bagarres soudaines se terminent promptement et que, suivant toute probabilité, s’il revenait sur ses pas, il arriverait trop tard.

Il n’en avait pas moins le désir très vif de savoir exactement ce que tout cela signifiait ; il dépêcha donc deux de ses meilleurs guerriers à cheval, munis d’instructions précises, et il continua sa route avec le reste de la bande.

L’évènement justifia ses prévisions ; il n’était pas encore trop loin pour entendre, lorsque les bruits de la lutte s’éteignirent. Les Comanches connurent ainsi que, quels que fussent les combattants, la bataille était finie.

Dès lors ils se mirent à fuir pour tout de bon, car le voisinage des troupes régulières les alarmait un peu. Une petite troupe d'hommes résolus aurait suffi à les arrêter quelque temps, et il était plus que probable que la vallée du Brazos enverrait à leur poursuite des forces importantes. Si les hommes de la frontière se joignaient aux soldats, il n'était pas difficile de deviner ce qui en résulterait, à moins que la bande d'Oweta ne reçût du renfort de quelque côté inattendu.

Ils ne prirent cette nuit-là que quelques heures de repos, et longtemps avant le matin ils précipitaient leur course vers les confins accidentés du Llano Estacado.

C'était un dur voyage pour des femmes, et qui aurait brisé bien des hommes robustes n'ayant pas l'habitude de vivre à cheval.

Mais elles étaient l'une et l'autre accoutumées aux fatigues des chevauchées dans la plaine, elles savaient d'ailleurs que si elles bronchaient ou tombaient épuisées, ce serait le signal de leur mort.

Jusque-là les Comanches les avaient traitées avec certaines démonstrations de respect, et elles avaient l'espoir que, même si des amis ne venaient pas à leur secours, elles seraient tôt ou tard mises à rançon, car elles avaient entendu parler de cas semblables.

On ne leur liait les mains que lorsqu'on faisait la halte générale pour dormir, mais on les surveillait constamment, et elles n'avaient pas encore entrevu la moindre chance de s'échapper. Les chevaux qu'elles montaient étaient évidemment inférieurs à beaucoup de ceux des guerriers indiens, et

un essai de fuite ne pouvait aboutir qu'à leur mort au bout d'une courte course.

Le fait d'être ensemble était sans doute pour elles un soulagement et une force, mais cela compliquait aussi les choses, car Madge n'aurait jamais voulu tenter de s'évader seule. Or la présence de Mrs. Dennison diminuait fortement ses chances de réussite dans toute tentative de ce genre. Pourtant elle songeait souvent à la possibilité d'une évasion lorsque les sauvages seraient arrivés à un campement permanent, et elle serrait contre sa poitrine avec une satisfaction farouche une petite arme qu'elle possédait à l'insu de tous.

Si les choses en venaient au pire, elle y aurait recours ; elle se servirait de ce petit tube avec sa demi-douzaine de chambres où la mort repose et d'où la mort peut jaillir, soit contre elle-même, soit contre ses ravisseurs, suivant l'occurrence et le besoin.

Ce fut donc avec un profond sentiment de soulagement que Madge vit qu'ils étaient enfin parvenus à leur lieu de destination, pour le moment du moins.

C'était un petit village niché sous des rochers en surplomb qui marquaient l'entrée d'une de ces gorges étroites et sombres, appelées cañons, laquelle devait, semblait-il, se prolonger très loin.

Il pouvait y avoir une trentaine d'habitations dispersées sur une certaine longueur, au commencement de cette gorge. La plupart étaient de grossières tentes en peau de buffle, supportées par des pieux flexibles ; elles servaient de magasins ou de retraites pendant le mauvais temps, car ces Indiens vivaient la plus grande partie de l'année en plein air.

Les femmes, les enfants, et quelques hommes qui étaient restés pour la garde du village, reçurent les arrivants avec tous les signes de la joie.

Non seulement les maraudeurs revenaient chargés de chevelures et de butin, mais on sut bientôt que les guerriers qui manquaient suivaient un autre chemin, de sorte que l'expédition s'était accomplie sans aucune perte, et avec quelques blessés à peine, du côté des Indiens.

Bien des regards les uns curieux, les autres féroces, se posèrent sur les prisonnières, la foule fit même un mouvement dans leur direction, mais Oweta écarta silencieusement de la main les mal intentionnés, et conduisit les deux femmes dans une des tentes qu'il leur attribua spécialement.

C'est là qu'elles se reposèrent enfin, tout à fait à bout de forces et, repoussant avec dégoût la nourriture qu'on ne tarda pas à leur présenter, elles s'endormirent d'un profond sommeil, dans les bras l'une de l'autre.

Les sauvages firent comme leurs captives ; ils avaient besoin de repos après leurs récentes fatigues.

On avait établi à quelque distance de la hutte des deux femmes, un poste de gardes, mais à la nuit les sentinelles se rapprochèrent et on lia les mains des prisonnières, comme on le faisait pendant la marche.

Le lendemain on leur permit, à certains moments, de sortir et de se promener dans des limites marquées par un cordon de gardes. C'était là une faveur précieuse, car Madge, exubérante de jeunesse et de force, aurait dépéri et serait morte, privée de grand air et de soleil.

Elle profitait de toutes les occasions pour imprimer dans son esprit la situation du campement et ses issues possibles, bien qu'elle n'aperçût guère aucune perspective d'évasion.

Devant le village, en dehors de l'entrée du cañon, s'étendait une petite savane, que limitait un cours d'eau. Dans cette pampa en miniature, paissaient les mustangs, toujours sous l'œil vigilant des sentinelles. On ne s'étonnera pas de cette sollicitude quand on saura que les « Indiens de cheval », comme on les appelle, dépendent absolument de leurs chevaux, et qu'une fois démontés, ils perdent toute l'ardeur de bravoure qui, lorsqu'ils sont en selle, font d'eux des héros audacieux à l'égal de ceux que dépeignent les poèmes et les romans de chevalerie.

En travers de l'entrée du cañon s'étendait sur une certaine profondeur, le village Comanche, qu'il était absolument impossible de traverser sans être vu.

De chaque côté s'élevaient à pic et crevassées par places, les murailles rocheuses du cañon.

Derrière le village, le lit du ravin présentait un chemin étroit, inégal, plein de roches pointues qui s'élevaient de plus en plus, mais sans atteindre à la hauteur des parois abruptes. Le long de ce sentier, une chèvre de montagne, ou même un coureur indien adroit et bien entraîné, pouvait peut-être passer à toute vitesse ; mais avant de s'aventurer sur une telle route, même au pas, un cavalier y aurait regardé à deux fois.

C'est ce que pensait Madge, en sondant de ses yeux pleins d'inquiet désir, ce passage qui ne semblait pas être surveillé, et elle se demandait si la tendre chair de ses pieds ne foulerait jamais, en une fuite éperdue, les rugosités de ce sol pierreux.

Au coucher du soleil, elle donna encore un coup d'œil dans cette direction. La gorge paraissait plus lugubre que jamais, et cependant, sans les gardes qui épiaient d'un air maussade chacun de ses mouvements, elle aurait volontiers saisi Mrs. Dennison par la main et l'aurait entraînée dans une course désespérée le long du ravin. Il lui semblait qu'elle pourrait y trouver un refuge provisoire, où se cacher et tromper les recherches.

Et puis, même la tombe vaudrait mieux, pensait-elle, que cette mort vivante, dans la captivité et l'incertitude, au milieu du village Comanche.

Elle n'avait encore rien pu apprendre des intentions de ses ravisseurs. Une ou deux fois elle avait essayé de questionner Oweta, mais celui-ci s'était détourné sans rien dire et elle avait craint d'insister.

Le lendemain il y eut de l'émotion dans le village. On entendait des voix parler avec vivacité et, semblait-il à Madge, une excitation insolite.

Lorsqu'elle sortit de sa hutte, elle remarqua qu'il n'y avait que la moitié des gardes à leur poste, et qu'ils étaient plus occupés à regarder vers la plaine qu'à les surveiller.

Elle prit la main de Mrs. Dennison et elles se mirent à se promener.

Personne ne leur parlait, personne n'avait l'air de faire attention à elles. Tous les visages se tournaient vers la plaine, regardant une bande de guerriers qui s'éloignaient au galop.

Pour la première fois elles dépassèrent la ligne qui semblait être la limite fixée par les sentinelles. La main dans la

main et affectant l'insouciance dans leur démarche, elles commencèrent à remonter le cañon.

Elles avaient fait lentement une centaine de pas, sans qu'un cri d'avertissement ou de menace se fût fait entendre.

Le chemin était raboteux assurément, mais pas aussi dur que Madge s'y attendait. Malheureusement il paraissait aller très loin tout droit, et elles n'avaient encore rencontré aucune fissure, crevasse ou passage par où elles auraient pu gagner les hauteurs sans être vues, ou même se cacher aux yeux des habitants du village dans le bas.

Elles apercevaient cependant à quelque distance à droite une sorte de renfoncement qui pouvait être l'ouverture d'un petit ravin latéral, lorsqu'une exclamation partie justement de cet endroit les fit tressaillir ; en même temps une forme sombre bondissait vers elles.

C'était Oweta, le chef Comanche.

— L'Oiseau Blanc du Brazos ne pourra pas s'envoler de la tente d'Oweta, le héros Comanche. Qu'elle y retourne. Oweta n'attendra pas davantage. Il faut qu'elle vive dans sa tente. Elle sera la squaw d'un grand chef.

Cette menace subite et le sens terrible qu'elle contenait ébranlèrent d'un choc violent les nerfs de Madge, qui, loin d'essayer de s'envoler, resta comme clouée sur place, pâle et tremblante.

— L'Oiseau Blanc n'a pas besoin d'avoir peur. C'est pour être la parure brillante de sa tente qu'Oweta veut l'avoir. Il ne l'avait point prise pour lui, mais depuis qu'il a vu son visage et qu'il a chevauché avec elle sur le sentier de la prairie, il ne peut plus la céder à personne. Qu'El Culebra

cherche une autre squaw… C'est à Oweta qu'appartiendra l'Oiseau Blanc du Brazos.

— Non ! Blancs et Rouges ne se mêlent pas. Je n'ai pas vécu dans la tente des Comanches et je ne connais pas leurs coutumes. Qu'Oweta rende l'Oiseau Blanc du Brazos, comme il l'appelle, à ses amis, et ceux-ci le récompenseront richement.

— Oweta a vécu dans les habitations de l'homme blanc, et il saura comment traiter la squaw blanche. C'est un grand chef. Personne n'est plus rusé et ne frappe plus vite et plus dur que lui. Il y a beaucoup de braves parmi les Comanches, mais il ne redoute la comparaison avec aucun. Il parcourt la plaine à son gré. Lorsque monte la fumée dont il se sert comme de signal, d'autres bandes, aussi fortes que celles-ci arrivent et l'appellent chef. Ils sont maintenant là-bas à chasser le buffle, mais bientôt Oweta et sa squaw les rejoindront.

— L'Oiseau Blanc ne peut pas aller avec Oweta. Le sentier est long et elle tomberait de faiblesse en chemin. Mais qui est El Culebra ? Ce n'est pas votre maître ? Assurément le grand chef guerrier des Comanches ne le craint pas ?

Le Comanche se releva en un mouvement d'orgueil blessé.

— Non. Oweta ne craint personne. El Culebra est depuis longtemps le frère blanc des Comanches. C'est la couleuvre des plaines. Les blancs l'appellent la Terreur de la piste. Comme il s'est glissé dedans, il se glisse dehors, invisible à tous. Il tue les blancs aujourd'hui et demain il s'assied dans la tente de son frère. Il devait me rencontrer avec ses hommes sur le Brazos, pour piller et égorger. Il n'est pas venu de sorte qu'Oweta a fait le coup tout seul. Mais le Serpent

donnerait gros pour l'Oiseau Blanc, et Oweta voulait la lui livrer, mais maintenant elle est la lumière de ses yeux, et il faut qu'elle vive dans la demeure d'Oweta.

— Cela ne se peut pas, répondit Madge avec fermeté. Mieux vaut la mort qu'une telle vie.

La flamme de la colère commençait à luire dans les yeux du chef. Il porta la main au couteau qui était à sa ceinture.

— Oweta ne tuera pas l'Oiseau Blanc, mais il tuera la vieille squaw sa mère. Qu'elle choisisse. Si elle vient à la tente d'Oweta, il donne la vie à la vieille squaw, pour en faire ce qu'elle voudra. Si l'Oiseau Blanc dit toujours non, il la tuera sur le champ, et n'en prendra pas moins l'Oiseau Blanc.

Pendant cette étrange conversation, Mrs. Dennison avait écouté, effarée et tremblante ; mais lorsqu'elle entendit ces menaces sauvages contre sa vie, elle tourna les talons et, poussant un cri d'angoisse affolée, se mit à courir de toutes ses forces.

Penser s'échapper était folie. En une douzaine de bonds, Oweta était près d'elle, agitant en l'air son couteau étincelant.

— Cette fois Oweta tue vieille squaw, sûr ! s'écria-t-il.

— Pas elle, non, ne la tuez pas. Tuez-moi.

C'était Madge qui jetait ce cri en accourant auprès de sa mère. Elle se jeta au devant du couteau qui descendait et couvrit de son corps le sein menacé de Mrs. Dennison.

— Oweta les tue toutes deux.

Saisi d'une rage soudaine, le chef lâcha le poignet de la plus âgée des deux femmes et saisit fortement Madge Dennison à la gorge, tandis que, de la main armée du couteau, il décrivait autour de la tête de la jeune fille des cercles de plus en plus rétrécis.

La mort semblait ainsi s'abattre goutte à goutte sur elle.

Quelques guerriers, auxquels le cri de désespoir échappé aux lèvres de Mrs. Dennison, avait donné l'alarme, étaient accourus et formaient un rassemblement, avides de voir cette scène de meurtre.

— Arrêtez !

Ce mot jeté d'une voix claire et vibrante fit résonner le cañon.

— Arrêtez ! Qu'on touche cette fille du bout du doigt, qu'on lève une main contre elle, et le possesseur de ce doigt ou de cette main meurt aussitôt. Mes hommes sont derrière moi tout prêts, et si quelque chose m'arrivait, ils me vengeraient dignement.

Madge sentit l'étreinte se relâcher des doigts qui lui serraient la gorge, et, chancelante, elle se tourna dans la direction d'où venait la voix.

À cheval, un pistolet dans chaque main, un homme menaçait les Comanches, elle reconnut un visage qui lui était familier : celui de Damon Reeves.

Elle poussa un cri de joie et courut précipitamment vers lui ; mais tout à coup elle hésita et s'arrêta à mi-chemin, les

traits contractés par une nouvelle expression de terreur. Elle venait d'entendre Oweta s'écrier :

— El Culebra !

Un atout dans le jeu.

Entre Damon Reeves et le chef Comanche, Madge restait immobile, les mains nerveusement croisées, le regard allant de l'un à l'autre.

— Quoi ! vous, Damon Reeves, vous êtes le chef hors la loi qu'on appelle la « Terreur de la piste ! »

— Je suis Damon Reeves, votre ami, plus que votre ami. À peine étiez-vous arrachée à votre foyer, que j'étais en selle et sur la piste, suivi d'une bande de braves, pour vous sauver. J'arrive juste à temps. N'ayez plus peur. Vous êtes en sûreté.

— Nullement en sûreté, si ce Comanche a dit vrai. C'est votre machination vile et perfide, – dont il ne fut que l'instrument volontaire, – qui a désolé notre demeure et nous a conduites ici captives. Une douzaine d'existences ont déjà été sacrifiées, mais il y en a encore deux qui doivent disparaître, car jamais je ne tomberai vivante entre vos mains.

Elle croisa les bras et le regarda sévèrement en face.

L'homme sentit le mépris de ce regard, bien que ses yeux, se posant à peine, dans leur incessante mobilité, tantôt sur un des guerriers Comanches, tantôt sur un autre, ne rencontrassent jamais ceux de la jeune fille. Il comprenait qu'il

était lui-même dans un mauvais pas, à moins d'un changement dans les sentiments présents d'Oweta, car il lisait clairement sur la figure du chef que la ligue entre eux n'était pas loin d'être rompue.

Cependant il fit bonne contenance. Il doutait qu'il fût possible d'enlever de l'esprit de Madge, la conviction qu'elle venait d'exprimer, mais il ne voulait pas s'avouer battu. Il allait repousser avec horreur l'accusation portée contre lui et tâcher de répondre sur le champ à la jeune fille, quand Oweta s'interposa.

— Que mon frère blanc mette de côté ses petits fusils. Le Comanche est son ami. Les jeunes hommes ont suivi la piste, comme ils l'avaient promis. Pourquoi le Serpent est-il fâché ?

— Que vos guerriers mettent de côté leurs arcs, alors, et nous fumerons le calumet de la paix ensemble. Pourquoi nous battrions-nous ? Mais Oweta sait que j'ai résolu dans mon cœur que l'Oiseau Blanc chanterait dans ma maison.

— Qu'El Culebra n'ait pas la langue double. Le Comanche ne fumera pas le calumet avec quelqu'un qui renie son nom. C'est le Serpent qui est l'ami d'Oweta. Il ne connaît pas Damon Reeves.

Reeves vit qu'il était pris au piège. Le chef ne voulait pas lui permettre de cacher son identité devant Madge. Il prit soudain une résolution désespérée.

— Eh bien, oui ! je suis celui que les hommes appellent El Culebra, pourquoi le nierais-je ? Vous et moi, Oweta, nous sommes de vieux alliés, et nous avons échangé une promesse. Allez-vous, pour l'amour de ce visage d'eau et de lait violer votre parole ?

— Culebra viole sa promesse le premier. Il disait avoir des tas de frères blancs là-bas. Oweta attend mais les frères blancs jamais ne viennent. Alors il prend le rancho, scalpe les faces pâles et enlève la fille à lui tout seul. Le frère blanc qu'a-t-il à dire à cela ?

— Vous vous êtes trompé. Vous êtes venu trop tôt. À peine étiez-vous parti que mes hommes arrivèrent, et plus d'un a reçu des coups de fusil d'ennemis qui, sans eux, vous auraient poursuivi et atteint. Et si je n'avais pas mis les pâtres du rancho sur une fausse piste, vos braves seraient tombés comme des feuilles à l'automne sous leurs balles. Je me suis battu avec eux et mes hommes ont soutenu la charge des jaquettes bleues, qui croyaient attaquer votre camp. El Culebra a bien gagné l'Oiseau Blanc. Oweta le lui refusera-t-il ?

Le Comanche avait écouté, l'air maussade. Cependant les paroles de Damon Reeves semblaient porter la conviction dans son cœur et plus d'une fois il secoua la tête en signe d'assentiment.

— Le Serpent a bien parlé. Il avait la promesse du Comanche, et il a tenu la sienne. Oweta n'a pas la langue double. L'Oiseau Blanc ira dans la tente d'El Culebra et le grand chef des Comanches cherchera une autre squaw. Oiseau Blanc, vous dites que blancs et rouges ne se mêlent pas ; allez au chef blanc. Il est grand et brave, et vous serez heureuse dans sa demeure… Je ne veux pas mentir. Prenez-la et allez.

De la main et du bras le Comanche fit un geste expressif, comme s'il jetait à son allié la jeune fille, qui se tenait droite et fière entre eux.

D'une légère pression des genoux Damon Reeves poussa, sur le sol rocailleux du cañon, son cheval vers Madge à qui il tendit les mains en disant :

— Venez ! Vous avez entendu les paroles du chef. Avec lui c'est la mort, avec moi c'est la vie et le bonheur, car j'ai des richesses et je désabuserai votre esprit des idées fausses qui l'assombrissent maintenant. Je reconquerrai votre âme au soleil et à l'amour. Venez !

L'effronterie la plus endurcie ne saurait aller plus loin. À entendre la douceur de son langage caressant, personne n'aurait pu croire que ses mains étaient rouges de sang et son âme noire de crimes.

Mais le charme n'opérait plus sur Madge Dennison, Damon Reeves ne pouvait plus la tromper.

Les bras croisés sur son sein, elle le regardait en face, d'un air d'orgueilleux défi.

— Non, je ne viendrai pas. Je me confierai plutôt à la générosité de ce fils des plaines, qui a prouvé du moins sa véracité et sa chevalerie. Passez votre chemin, sire bandit, c'est avec Oweta que je veux rester. Il sera mon ami, il me rendra à mon foyer. Sinon la mort viendra à moi, subite et sûre ; mais, quelque malheur qu'il m'arrive, il ne sera jamais dit que j'ai mis, le sachant, ma main dans celle d'El Culebra.

Elle se détourna et se glissa derrière le Comanche, lui mettant une main sur l'épaule, tandis qu'elle levait l'autre en un geste de répulsion.

À ce contact toute la noblesse latente du Comanche se révéla.

— Un instant, dit-il. L'Oiseau Blanc a choisi, c'est bien. Oweta voulait l'égorger ; mais ses yeux sont ouverts, et il sera son ami. El Culebra, allez.

— Le Comanche se moque de son ami. Pourquoi plaisante-t-il ? Le Serpent ne siffle pas en vain. Donnez-moi la fille, ou c'est la guerre entre vous et moi.

— Que ce soit la guerre. Oweta jette le couteau. Que le Serpent le ramasse.

La mine fière, le front menaçant, le chef lança à terre le long couteau qu'il avait jusque-là tenu dans la main.

— Quittez mes tentes. Quand l'ombre dépassera cette ligne, Oweta cherchera votre scalpe.

Derrière Oweta s'étaient rangés les guerriers Comanches. À la menace de leur chef, chaque homme leva son arc et prit une flèche, prêt à la poser sur la corde tendue, et tous, d'une seule voix, les uns en Anglais, les autres en Comanche, crièrent :

— Allez.

Le cœur gonflé d'un orgueil de victoire, Madge contemplait cette scène.

La beauté avait eu son triomphe.

Mais à présent vint le tour d'El Culebra.

Sans qu'un muscle de sa face tressaillît, il rassembla ses rênes comme pour partir, mais il parla, et à mesure qu'il parlait, son accent devenait plus sarcastique et plus mordant.

— Est-ce qu'Oweta a cru que le Serpent se glisserait dans le repaire du coyote de la prairie seul, et s'y laisserait

tuer ? Voyez. Il tient la vie du chef Comanche dans ses doigts pour en faire ce qu'il voudra. Il aura l'Oiseau Blanc ou bien il aura la vie d'Oweta et l'Oiseau Blanc aussi. Ho ! Holà, mes hommes ! montrez-vous !

En disant ces derniers mots, il éleva la voix et agita la main.

Comme par magie, derrière lui, à l'entrée du petit cañon secondaire par où il était venu et sur les corniches des rochers au-dessus, apparurent une vingtaine d'hommes visant chacun un sauvage, tandis que trois carabines convergeaient vers le cœur d'Oweta.

— Vous connaissez mes hommes, Oweta. Leur tir est sûr. Ramassez votre couteau, ou, par le Grand Esprit qui est là-haut, vous allez tomber mort ici même.

Une fois de plus l'outlaw avait mis les atouts dans son jeu et gagné la partie.

La revanche du jeune « pard ».

Ce ne fut pas un sentiment de peur personnelle qui, dans la circonstance dicta la conduite du chef ; ce fut plutôt une sorte de respect pour la stratégie supérieure d'un vieil allié, un magnétisme qui engourdit son énergie et le plia à la volonté de l'audacieux outlaw. Fasciné, charmé, comme si l'œil de l'homme blanc était véritablement un œil de reptile, Oweta s'avança lentement, suivi de Madge. Les bras des guerriers Comanches retombèrent le long de leurs flancs et ils regardèrent ce qui se passait, la bouche muette et les yeux ébahis. Ils n'auraient pas fait un mouvement sans l'ordre d'Oweta.

— Que la paix soit entre Oweta et le Serpent de la Piste ! dit l'Indien. Le chef Comanche fera ce que veut son frère blanc.

Toujours sous l'influence de Damon Reeves, Oweta donna un ordre et les Indiens se glissèrent hors de vue du côté des tentes, tandis que les outlaws disparaissaient comme des fantômes.

— Voici tout d'abord ma main, dit Reeves, présentant sa paume ouverte. Nous sommes de nouveau des frères et toutes les promesses à vous faites, je les tiendrai.

— Si le Serpent vit, répondit le chef d'un air sombre. Il y a du danger pour lui dans l'air. Oweta voit sur son visage l'ombre de la mort. Qu'il fuie promptement, avant que le sang tombe sur son sentier.

— Vous avez raison, s'écria El Culebra fébrilement, car des bruits de coups de feu et des hurlements lointains parvenaient à ses oreilles. Ils viennent là-bas… Oh ! à moi les outlaws. À l'entrée du cañon, pour défendre le passage… Allons ! Oweta, ralliez vos guerriers. Et quant à vous, jeune fille pour qui j'ai tout risqué, venez ! Je n'aurai pas perdu la partie. Vos amis ont frappé leur coup trop tôt. Le Serpent glisse entre les roches et ne laisse point de traces.

Son cheval, obéissant à la pression de ses genoux, fit un bond qui le porta à côté de Madge. Celle-ci, la tête tournée, ne s'occupait que de voir ce qui se passait au-delà de l'entrée du cañon. Les Comanches qui avaient été envoyés à la rencontre du danger pressenti, revenaient à toute bride en une cohue désordonnée, et derrière eux, les serrant de près, galopaient avec un bruit de tonnerre les jaquettes bleues, le Major Bolton en tête.

El Culebra, plié en deux sur sa selle, enlaça de son bras la taille de Madge et, se relevant d'un effort, la mit devant lui sur l'arçon.

— Vous venez trop tard. Je réclame ma prise ! cria-t-il en secouant la tête vers les cavaliers qu'on voyait au loin.

— Et moi je réclame mon coup de pistolet ! dit une voix au timbre riche et clair, qui résonna dans tout le cañon, et une brève détonation se fit entendre au moment où Damon Reeves tournait son cheval pour disparaître dans le petit ravin latéral qui débouchait là.

Et l’on vit arriver Ralph Duncan poussant Fair Nell le long du lit rocheux du cañon, sans chapeau, ses longs cheveux flottant derrière lui, la main armée d’un revolver encore fumant.

À son côté se hâtait Buffalo Bill, et derrière eux venait Harper Clyde.

La main d’El Culebra lâcha la taille de Madge ; il battit l’air de ses deux bras, tandis que ses doigts se crispaient convulsivement, car le coup du boy Bravo, du jeune Pard de Buffalo Bill, ce coup qu’il avait joué et perdu, l’avait frappé au cœur. Au bout d’un instant, il tombait de son cheval comme une masse, lançant par contrecoup Madge de l’autre côté.

Heureusement, comme elle tombait les mains ouvertes, cherchant quelque point d’appui, elle saisit les rênes et, se trouvant saine et sauve sur ses pieds, d’une furieuse secousse sur le mors elle arrêta le cheval du bandit. Là, elle attendit, près du corps du mourant, la main aux rênes, les yeux fixés sur le terrible spectacle de cette agonie, tandis que Mrs. Dennison qui, pendant toute cette terrible scène avait passé à peu près inaperçue, se blottissait derrière elle.

Fair Nell s’arrêta d’elle-même devant sa maîtresse et Ralph Duncan sauta légèrement à terre.

— Ne le plaignez pas, Madge ; il l’a mérité, dit le brave garçon. Veillez sur vous et vous vous sauverez, vous et votre mère. Vite, montez Fair Nell, pendant que je mets Mrs Dennison sur le mustang de Reeves.

En un clin d’œil, les femmes furent en selle, la tête de leurs chevaux tournée vers la plaine. Ralph donna de la main une claque vigoureuse au cheval de Mrs. Dennison, et elles

s'élancèrent toutes deux dans cette terrible course au long de laquelle la mort était partout, avec, au bout, le salut. Ralph aussitôt se précipita derrière Buffalo Bill dans le ravin latéral, sur la trace des bandits que leur chef avait envoyés border la crête du grand rocher qui flanquait l'entrée du cañon.

Lorsqu'on avait aperçu les soldats, ils étaient au moins à un quart de mille. Ils auraient eu le temps, pendant que se passait ce que nous venons de raconter, d'arriver jusqu'au village indien, s'ils n'avaient pas trouvé d'obstacle.

Mais cette cohue de Peaux-Rouges qui paraissaient fuir en désordre, avaient, en un parfait mouvement d'ensemble, tourné à gauche, avec l'intention d'attirer les cavaliers entre eux et les défenseurs du cañon. Le Major Bolton, bien que brave jusqu'à la témérité, vit qu'il ne pouvait pas pénétrer dans le défilé, sans laisser plus de la moitié de ses hommes en arrière-garde ; il tourna donc, lui aussi, abandonnant l'espoir d'enlever le village par surprise.

À l'intérieur du cañon, tout était confusion : les squaws et les enfants faisaient en hâte leurs préparatifs de départ, tandis qu'Oweta rassemblait les guerriers présents, montés sur les mustangs que les gardiens avaient fait rentrer à la première apparence de danger, et leur donnait précipitamment des ordres.

Tout cela favorisait la fuite de Madge et de sa mère, et Ralph Duncan y comptait bien lorsqu'il les avait lancées dans cette course folle vers la liberté et la vie. Elles descendirent la gorge avec un fracas de tonnerre, passant, dans leur fuite éperdue, devant les squaws et les enfants abasourdis.

Madge bondissait la première, montrant le chemin à Mrs. Dennison, sans perdre un instant sa présence d'esprit.

Arrivée à l'ouverture du cañon, maintenant toujours son allure, elle tourna brusquement à gauche. Jamais coursiers plus rapides ne volèrent sur la prairie. On eut dit des rais de soleil subitement dardés, là maintenant, et aussitôt ailleurs. Le salut des fugitives parut assuré lorsque les cavaliers, tournant soudain bride, se précipitèrent vers le cañon, comme pour couvrir leur retraite.

Peut-être Oweta les avait-il vues sans vouloir les poursuivre.

En tout cas pas un guerrier ne s'était lancé après elles. Cinq minutes encore et elles étaient hors de tout danger, surtout avec les cavaliers de Bolton entre elles et l'ennemi.

À ce moment, un homme apparut debout sur le roc qui les dominait. Un large sombrero ombrageait son brun visage. C'était Mendez le Mexicain, le sanguinaire lieutenant d'El Culebra.

Il se tenait comme sculpté dans le granit, les bras étendus le long d'une carabine dont le coup mortel allait infailliblement frapper Madge Dennison.

Il y eut un éclair, une bouffée de fumée et une détonation.

Et soudain Mendez dégringola la tête la première, et, glissant contre la paroi à pic, vint s'abîmer sur les roches qui en bordaient le pied.

C'était Buffalo Bill qui venait de faire feu sur le bandit.

Conclusion.

La chute de Mendez fut, pour ainsi dire, le signal de la mêlée ; on n'entendit plus que le bref et sonore crépitement des carabines et des revolvers, le sifflement prolongé des balles et les cris des hommes engagés dans une lutte à mort. Les pâtres du rancho étaient là avec Buffalo Bill, Ralph Duncan et Harper Clyde. Au bruit de la bataille, Oweta n'hésita plus. Personne mieux que lui ne connaissait les passages et les issues du cañon ; pendant que les cavaliers du Major Bolton accouraient pour couvrir la fuite des prisonnières, il appela ses guerriers et suivit les non-combattants qui s'étaient déjà mis en retraite. Seul avec ses guerriers, il aurait sans doute résisté comme un vieux loup farouche aux abois ; mais pour sauver les femmes et les enfants de son campement, il se décida à fuir, espérant qu'ils passeraient inaperçus pendant que les outlaws, en qui ils n'avaient plus confiance, soutenaient le combat sur les hauteurs.

Cependant Madge et Mrs. Dennison entendant le Major Bolton et ses hommes arriver derrière elles comme une tempête, s'arrêtèrent pour les attendre, non loin du lieu où gisait le Mexicain qui, tout meurtri qu'il était, respirait et remuait encore.

Un instant après, le Major descendait du cheval auprès de la jeune fille. Retenant la main qu'elle lui tendait, il plongea dans ses yeux un long regard anxieux et chercheur.

— Est-ce vous Wild Madge, la petite fille trouvée après une tuerie indienne, et qui a depuis vécu chez le Juge Dennison ?

— Oui, c'est moi.

— Miséricorde céleste ! Est-il possible que je retrouve en vous la fille de ma sœur, que je cherche depuis que j'ai obtenu il y a deux ans, quelques renseignements sur sa disparition ?

— Oui, c'est l'enfant de Marion Wade, prononça une voix faible et entrecoupée, la voix de Mendez le Mexicain.

Le Major courut auprès de lui.

— Ah ! vilain, vous voilà. J'ai toujours soupçonné que vous étiez dans l'affaire. Vos heures sont comptées. Avant de partir, faites du moins une bonne action. Racontez-moi tout.

— Je vais le faire, car le secret ne peut m'être d'aucun secours. C'est moi qui fut la cheville ouvrière du complot, car Marianna n'était que mon instrument, parce qu'elle m'aimait. Elle haïssait votre sœur, et elle avait juré qu'elle la tuerait, à cause de quelques marques de dédain qui semblaient d'impardonnables outrages à son esprit ombrageux. Je lui suggérai une meilleure vengeance. Le colonel Wade était riche, et je l'engageai à enlever son unique enfant, lui disant que nous pourrions ainsi torturer le cœur de la mère ; puis lui revendre l'enfant, et, avec la fortune ainsi obtenue, nous réfugier dans le Mexique.

— Elle m'aimait, elle avait soif de vengeance ; elle m'obéit. Mais juste à ce moment j'avais une querelle sur les bras, et je plantai un couteau dans le dos de mon adversaire ; de sorte qu'au lieu d'attendre Marianna, il me fallut fuir avec les limiers de la loi à mes trousses. Il était trop tard pour que Marianna pût arrêter l'exécution de notre projet. L'enfant était déjà enlevée. Je lui écrivis de la frontière lointaine où je guettais les évènements, et elle partît pour me rejoindre. Ce fut dans ce voyage que le train où elle était avec l'enfant fut pillé par les Comanches, et tous les voyageurs égorgés. Je restai des années sans savoir le sort de la petite fille du colonel Wade. Mais j'appris enfin que c'était Wild Madge du Brazos, et qu'elle était alors orpheline et héritière de toute la grande fortune de son père et de sa mère défunts. Je faisais partie de la bande d'El Culebra, qu'on appelait Damon Reeves, la Terreur de la Piste au Texas ; je lui racontai l'histoire. Il dressa un plan pour gagner le cœur de la fille et pour s'emparer, en l'épousant, de toutes ses richesses, dont il me promit une part. Il connaissait un secret de la vie de Tom Dennison : Dennison avait tué jadis un homme puissamment riche et s'était enfui des États ; or un frère de l'homme assassiné demeurait à moins de cent milles du rancho du juge, sur le Brazos. Un peu au moyen de ce secret, un peu au moyen de ses douces paroles, El Culebra soumit à son influence Tom Dennison et le prévint contre Ralph Duncan ; il voulait aussi perdre Harper Clyde dans son esprit, mais il fut impossible d'amener Wild Madge à s'intéresser au capitaine, et Dennison ne voulait pas forcer ses inclinations.

— Alors nous ourdîmes un abominable complot. Damon Reeves devait prouver qu'il n'y trempait pas en étant absent lors de l'exécution et en dirigeant la poursuite, si c'était possible. Je tuai Dennison et j'essayai d'en faire autant du boy Ralph, qui nous gênait sur notre chemin. Les Comanches

exécutèrent convenablement leur part de la besogne, mais nous ne sûmes pas mener la nôtre à bien, et voilà la conclusion !

À mesure qu'il approchait de la fin de son histoire, la voix de Mendez devenait de plus en plus faible, et toute la dernière partie, ce fut en un rauque murmure qu'il la chuchota à l'oreille du Major baissé vers lui. En balbutiant les derniers mots, il se renversa en arrière, complètement épuisé, la sueur de la mort prochaine au front.

Abandonnant ce moribond, le Major Bolton leva les yeux.

Madge était toujours là, mais Harper Clyde était à côté d'elle. Pas bien loin, se tenait Ralph Duncan, regardant les amoureux avec une expression de physionomie bizarre. En haut, le bruit de la bataille avait cessé. Épouvantés d'avoir vu tomber leur chef, les outlaws avaient pris la fuite, poursuivis par Buffalo Bill et les cavaliers.

Quelques heures plus tard sortaient du cañon les troupes réunies des soldats et des hommes de la plaine, en route pour le rancho ruiné, qu'elles atteignirent sans être poursuivies après deux ou trois jours d'un dur voyage.

Là, on retrouva une grande partie des bestiaux et des instruments de culture, et Mrs. Dennison n'aurait pas été tout à fait sans ressources si elle avait voulu rester sur son domaine. Mais, hélas ! parmi les braises éteintes qui marquaient la place de la hacienda, on trouva aussi les restes carbonisés du juge Dennison, et sa femme, l'horreur au cœur, se détourna du lieu qui avait été naguère le foyer de leur bonheur pour suivre la fortune de Madge. Celle-ci avec l'aide du Major Bolton, qui prit dans cette grave circonstance

un congé, fit les démarches nécessaires pour entrer en possession de son héritage.

Harper Clyde l'accompagnait comme son fiancé, et avant que les neiges du second hiver fussent fondues, tous les deux ne firent plus qu'un.

Buffalo Bill retourna au Hard Times et Ralph Duncan avec lui. Ils furent accueillis par des acclamations répétées en l'honneur de l'Éclaireur et de son jeune Pard.

Tom Lane avait fait enterrer le corps de Brazos Bill. Buffalo Bill ayant accompli le dessein pour lequel il était venu au Texas, partit sur le long et solitaire chemin du nord-ouest, où le devoir l'appelait.

Ralph Duncan le visita plus tard là-bas et prit part à plusieurs expéditions avec ce fameux Roi de la frontière ; mais s'étant fixé au Texas, le jeune homme y devint un rancher et fit fortune dans son rancho. Bien des hommes le connaissent encore pour avoir été le brave petit Pard de Buffalo Bill, qui traqua à mort El Culebra et ses Terreurs de la Piste au Texas.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.